

PER

J-451

BAnQ

# RefletdeSociété

«Un regard différent sur notre société»

Vol. 20 N°4, Septembre - Octobre 2012



**L'environnement  
avec Fanny Aïshaa**

# S'impliquer au *Ghana*

Avec 5 autres participants, Patrick a fait un séjour de 3 semaines dans un projet de coopération internationale à Cuba. Patrick est maintenant prêt à partir en solo pour une implication de 6 mois au Ghana en Afrique. Six mois, seul en Afrique, une expérience qui restera mémorable.



**Le projet de coopération internationale au Ghana comporte plusieurs implications:**

- Orphelinat
- Enseignement au primaire
- Soins de la santé
- Prévention MTS-Sida
- Travail auprès de personnes handicapées physiques et mentales
- Écotourisme et protection des singes (Mona et Columbus), tortues et oiseaux

**Pour réaliser un tel projet, il y a beaucoup de frais:**

- Billets d'avion
- Hébergement
- Déplacements
- Nourriture

Plus de 8 000\$ pour les 6 mois de bénévolat au Ghana! C'est pourquoi Patrick vient de lancer sa levée de fonds pour le soutenir dans son implication.

Le 17 septembre prochain, au coût de 25\$, un souper bénéfice se tiendra au restaurant les Cabotins, situé au 4821 Ste-Catherine est. Un souper spectacle avec le chansonnier Sylvain Masse. Deux services, 18h et 20h. Pour réservations ou informations: (514) 256-9000.

Au coût de 20\$ (plus taxes et transport) les t-shirts blancs à l'effigie du Ghana et de singes sont disponibles dans les dimensions extra-petit à extra large pour hommes ou pour femmes. Les cotons ouatés blancs sont au coût de 30\$ et les kangourous pour 40\$. Les affiches à 10\$ ainsi que les cartes de voeux à 4\$ sont aussi disponibles.



[www.editionstnt.com/ghana-afrique](http://www.editionstnt.com/ghana-afrique)

***Merci de soutenir Patrick dans son bénévolat au Ghana en Afrique!***

# Reflet de Société

## Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion  
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager  
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,  
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont  
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre  
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

*Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.*

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, QC H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774  
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)



# Éditorial

## LES JOURNÉES DE LA CULTURE 2012



RAYMOND VIGER

[www.raymondviger.wordpress.com](http://www.raymondviger.wordpress.com)

**Chaque année, le dernier week-end de septembre est réservé aux Journées de la culture. À la grandeur du Québec, ce week-end permet aux entreprises culturelles et à ses artisans de faire une journée portes ouvertes, d'offrir une animation... Et tout cela gratuitement.**

Les Journées de la culture diffusent l'événement à travers les médias et présente un guide complet des activités offertes avec les horaires.

Le Café Graffiti participe aux Journées de la culture depuis près de 15 ans. Cette année, nous vous convions à un vernissage de 3 jours sur la thématique de l'environnement. Une vingtaine d'artistes exposeront leurs toiles et quelques photographes présenteront leurs créations de l'année.

L'environnement, vu à travers les canettes aérosol et les photos d'artistes urbains, sauront donner une touche et une sensibilité toute particulière à cette exposition. Pour les Journées de la culture, le Café Graffiti ouvre ses portes de 10 h à 16 h.

Ce vernissage sur l'environnement sera une occasion de présenter le projet de «centre commercial virtuel» du Café Graffiti. Un immense centre d'achat virtuel où chaque artiste aura l'opportunité de présenter sa boutique personnelle et les produits dérivés reliés à ses œuvres. Les produits étant fabriqués par des jeunes de l'organisme, cela permet de créer des emplois autant pour la réalisation de la plate-forme virtuelle que pour les produits dérivés. Le centre commercial virtuel sera mis à jour chaque semaine pour y présenter de nouveaux artistes, de nouvelles créations ainsi que de nouveaux produits. Des visites régulières s'imposent au [www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com).

Les Journées de la culture, les 28, 29 et 30 septembre, un rendez-vous entre les artisans et le public. Une occasion d'en découvrir de nouveaux. Une occasion de faire des visites gratuites en famille et de transmettre aux plus jeunes la culture qui nous anime. Pour choisir vos activités consulter le site [www.journeesdelaculture.qc.ca](http://www.journeesdelaculture.qc.ca).

### GHANA

Patrick, qui revient d'un projet de 3 semaines de coopération internationale à Cuba, est maintenant prêt à repartir. Prochaine destination, le Ghana en Afrique pour une période de 6 mois. Une implication bénévole pour la protection de l'environnement.

Beaucoup de dépenses doivent être prévues pour faire du bénévolat en Afrique pendant 6 mois. Ce projet peut être soutenu sur le site <http://editionstnt.com/ghana-afrique>.

### BRÉSIL ET BURKINA FASO

Après une entrevue avec la muraliste

environnementaliste Fanny Aïshaa et ses différents séjours au Brésil, vous pourrez lire dans ce numéro un reportage sur le bénévolat de Sonia Roussy au Burkina Faso. Mme Roussy s'implique dans la construction d'écoles en Afrique. Elle a fondé l'Association philanthropique Burkina Faso. Pour soutenir le financement de ce projet humanitaire, consulter le site [www.editionstnt.com/association-philanthropique-burkina-faso](http://www.editionstnt.com/association-philanthropique-burkina-faso).

### UNE NOUVELLE GALERIE HIP-HOP

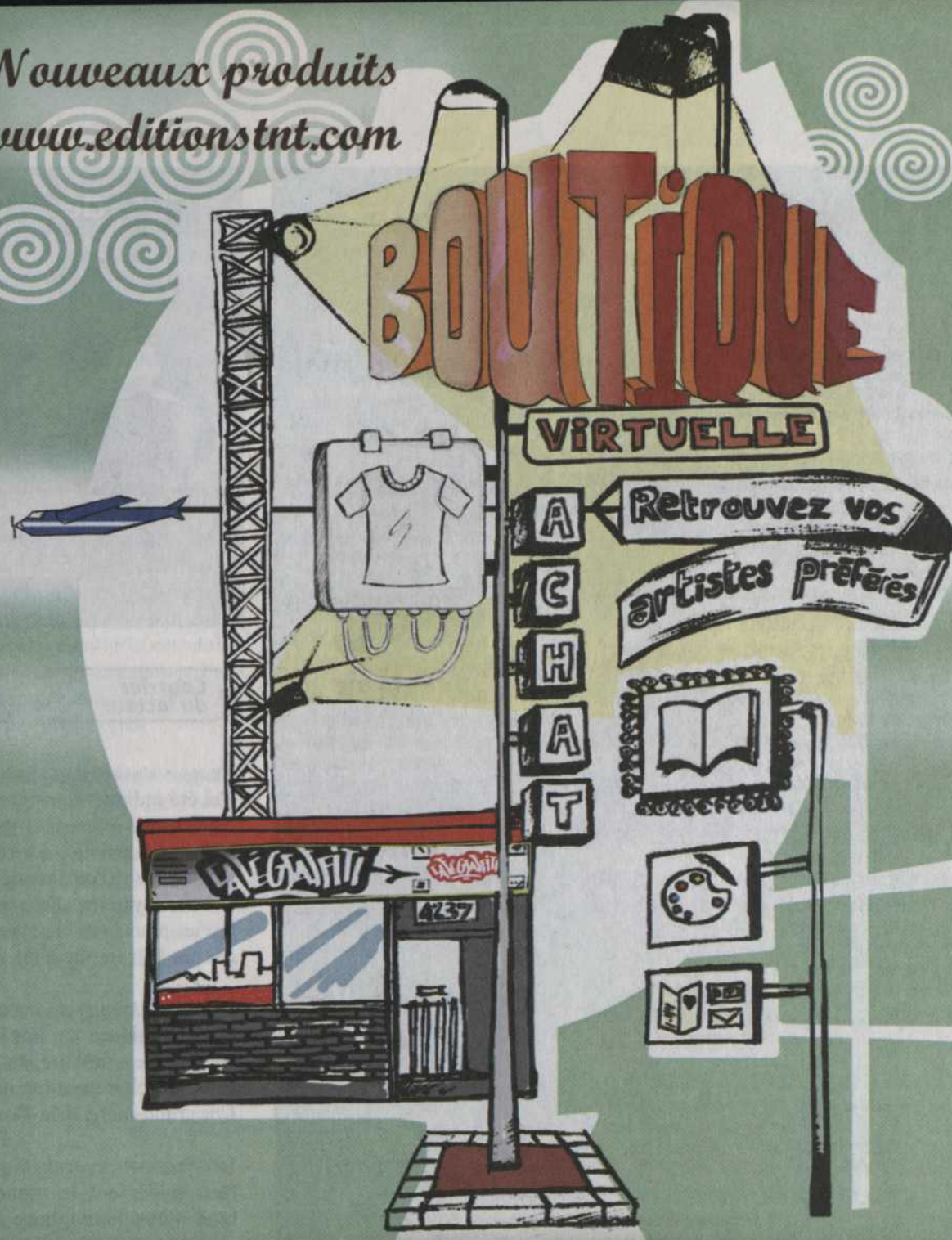
Depuis 15 ans, le Café Graffiti est une galerie qui expose les artistes de la culture hip-hop. La galerie, située au 4237 rue Ste-Catherine Est à Montréal, n'est ouverte que du lundi au vendredi de 9 h à 17 h, réservant ses soirées et ses week-ends aux artistes qui viennent y peindre, danser et préparer leurs prochaines prestations.

Pour mieux répondre à la demande, une nouvelle galerie complète les heures d'ouverture du Café Graffiti. Située au 408 rue St-Sulpice, suite 1, dans le Vieux-Montréal, elle est ouverte en soirée et les week-ends. Pour l'horaire 438 381-7070.

Située près des galeries conventionnelles du Vieux-Montréal ainsi que du Cirque du Soleil, Imax 3D et du Centre des Sciences de Montréal dans le Vieux-Port, cette nouvelle galerie permet de rapprocher les cultures urbaines des grands centres touristiques.

À noter que le Café Graffiti expose aussi en permanence au Skate Park le TAZ, situé au 8931 rue Papineau, ainsi qu'au magasin Night Vibes, au 314 rue St-Georges à St-Jérôme.

Nouveaux produits  
[www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com)



Lazy Legz

**PAS D'EXCUSES...PAS DE LIMITES**



T-shirt  
Lazy Legz

**19,95\$**

+ taxes et transport.

[Editionstnt.com/t-shirts](http://Editionstnt.com/t-shirts)

Éditions TNT, 4237 Ste-Catherine Est, Mtl, QC H1V 1X4. 514-256-9000. FAX: 514-256-9444. Sans frais 1-877-256-9009

# Reffet de Société

**Services aux abonnés**  
Changement d'adresse  
514 256-9000  
abonnes@refletdesociete.com

Notre mission:  
le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans **Reffet de Société** sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

**Reffet de Société** est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques : drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

**Reffet de Société** dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

**Membres de:**

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)
- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.

**NE ME JETTE PAS**  
passe-moi à un ami  
6,95 \$ l'unité

## Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger  
514 256-4467  
raymondviger@hotmail.com

## Directrice administrative

Danielle Simard  
514 256-9000  
journal@journaldelarue.ca  
PUBLICITÉ ET COMMANDITE

## Journalistes

Dominic Desmarais, Lucie Barras,  
Marie-Josée Richard

## Collaborateurs

Jean-Pierre Bellemare, Mélanie Gauthier,  
Louise Gagné, Nicole Viau,  
Normand Charest, Jean-Claude Leclerc,  
Hélène Maisonneuve

## Pupitre

Gabriel Alexandre Gosselin  
Juan Carlos Sanchez Lopez

## Photographes

Sonia Roussy, Sibiery Yekouni,  
Mathieu Boulva

## Illustrations

Janie Richard

## Correction

Marie Kabel  
Normand Charest

## Café-Graffiti

514 259-6900

**Centre d'appel**  
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal

**Abonnement voir p.33**

## Reffet de Société

Un regard différent sur notre société



## Courrier du lecteur



### LE RAP N'AIME PAS LES GAIS

J'ai été indigné. Constaté une telle intolérance envers les gais dans le milieu des artistes, des rappeurs en particulier où l'on dénonce les failles de notre système. J'espérais que les jeunes pouvaient changer les préjugés par leur implication.

À toi Dali, poursuis avec tolérance et sans violence ton implication. Ta conduite exemplaire, ta force, ton courage éclaireront ton milieu.  
*Une grand-mère, Baie-Comeau*

### INTOLÉRANCE ARTISTIQUE

Non seulement le monde du rap tend à être homophobe mais il est aussi souvent misogyne. C'est triste que des artistes qui ont souvent du grand talent soient aussi intolérants. Des artistes qui se flattent d'être des porte-paroles de la liberté.  
*Martin Killeen, Val-d'Or*

### LE FOULARD DE GÉNÉRAL

Général a raison d'abandonner son foulard. Une bonne décision.  
*Gérard Bédard, Montréal*

[WWW.refletdesociete.com](http://WWW.refletdesociete.com)

#### TOUT EST RELATIF

J'ai 50 ans. Depuis mes 15 ans, j'ai eu envie d'en finir. J'ai eu une vie misérable, tant professionnelle que personnelle. Dans la quarantaine, j'ai décidé d'être heureux. Plein de bonnes choses me sont arrivées. Les événements de la vie que je voyais gris sont devenus bien plus blancs.

Tony

#### IL Y A TOUJOURS DE L'ESPOIR

J'ai été dépressive pendant 17 ans et suicidaire pendant 11 ans. J'ai tenté de mettre fin à mes jours de diverses manières. Certaines fois pour appeler à l'aide. D'autres fois pour mourir. J'ai parfois été sauvé in extremis. Je me suis mutilée beaucoup. J'en garde de nombreuses cicatrices. Je ne pensais pas m'en sortir.

Depuis 2 ans, j'ai retrouvé espoir. Avec beaucoup d'efforts, j'ai réussi à m'en sortir. J'ai arrêté les médicaments, les consultations, les hospitalisations. Je remonte chaque jour un peu plus la pente. C'est normal d'avoir parfois de petites difficultés. La vie n'est pas toujours facile.

Quand je me sens mal, l'important c'est de ne pas me renfermer. Faut que j'en parle. J'ai besoin d'être en paix avec moi-même.

Hélène

#### LA JEUNESSE

Je crois en la jeunesse. La main qui leur est tendue est tellement précieuse. Merci à vous tous. Ensemble il se crée des merveilles.

Marie-Paule Lebeau, Ste-Hyacinthe

#### LA RECETTE DU BONHEUR

Vivre sa vie, un pas à la fois. Cette citation me porte à réfléchir. Il est important d'être heureux en premier avec nous-même avant de rendre les autres heureux.

Nathalie

#### À MA FILLE,

Comme j'aimerais te voir, te parler, te prendre dans mes bras. Ça fait 5 ans que l'on ne s'est pas vus. Tu me manques beaucoup. Peut-être est-ce ma faute? Je n'avais pas à partir comme ça et te laisser seule.

J'ai ma part de responsabilité dans ce temps perdu. 9 ans d'incarcération, ça fait des dommages. On aurait pu aller à la Ronde, faire du camping, aller à la pêche, faire un voyage... Toutes ces années gaspillées par ma faute.

Ce qui me fait le plus mal, c'est de ne pas savoir ce que tu fais. J'imagine le pire : la drogue, les mauvaises fréquentations, les mauvaises influences... Quand j'avais ton âge, je ne pensais qu'à tripper avec mes amis. Mon père me disait de ne pas conduire vite, de ne pas consommer de drogue, de ne pas voler, de travailler honnêtement... Ça ne me rentrait pas dans la tête. À 20 ans, il fallait que je bouge, il me fallait de l'action. Sans émotions fortes, je n'étais pas bien. La gang de chums, les parties, les femmes, c'est ce qui comptait. Maintenant, c'est à mon tour de faire comme mon père et de te dire la même chose.

Trop d'alcool, de drogue, le jeu et autres dépendances ne sont qu'illusions. Quand vient le jour où l'on se retrouve seul, tu diras: «Je me suis fait avoir, mon père avait raison.» Si tu penses que je ne t'aime pas, alors tu dois t'aimer toi-même. N'écoute pas ceux qui veulent t'entraîner dans le négatif. Tu dois rester forte. Je sais que ce n'est pas facile.

Ne scrape pas ta vie comme moi. Parce qu'un jour, après avoir haï tout le monde autour de toi, tu vas finir par te haïr toi-même. Et là, ça va faire mal. Comme moi présentement, je me hais parce que je suis en prison et que je n'ai pas été là pour tes 16, 17, 18 ans... Toutes ces années perdues par ma faute. Crois-tu que je ne le regrette pas? Je sais, tu me diras: c'est ma vie, on est en 2012, on n'est plus dans ton temps, 1970-80-90.

Je veux te dire, ma fille, que les problèmes de drogues, d'alcool et une vie criminelle n'apportent rien de bon. Un faux bonheur éphémère, un monde de misère, d'illusions qui mènent inévitablement à l'hôpital, en prison ou à la morgue. Les époques se succèdent mais les problèmes restent les mêmes : la pauvreté, la misère, la criminalité changent de visage mais c'est toujours la même bêtise humaine.

Maintenant, c'est à toi. Que vas-tu faire avec tout ce que je dis ? La même chose que moi quand j'avais ton âge ? Au moins, je te l'aurai dit. Tu es avertie. J'ai fait de mon mieux. Je t'ai dit ce qu'un père doit dire à son enfant. À toi de faire tes bons choix.

Je t'aime.

Ton père,  
Robert Joncas, Institut Leclerc.

Née à Québec, un placement de la DPJ amène Fanny-Pier Galarneau chez un couple de Québécois. Il n'est pas question ici d'une autre histoire d'horreur de la DPJ. Au contraire. Les parents adoptifs de Fanny lui ont permis de forger sa sensibilité artistique et sa joie de vivre. Des parents qui ont fait d'énormes sacrifices pour encourager Fanny dans la réalisation de ses rêves.

Née d'une mère québécoise, elle hérite de son père marocain d'un teint légèrement basané. Un déménagement en région fait sentir à Fanny que la couleur de sa peau est différente. Les expériences de racisme qu'elle a vécues permettront à Fanny de développer un besoin viscéral de se battre pour une justice sociale, de combattre l'ignorance, de bâtir des ponts entre les cultures ainsi qu'un respect de tous les humains et de l'environnement. Armée de ses pinceaux et de canettes aérosol, Fanny s'en va à la guerre des couleurs!





# Artiste et muraliste environnementaliste

RAYMOND VIGER

*Élevée dans la nature, éloignée de toute urbanité, Fanny dessine depuis toujours. Dès son jeune âge, elle fait de longues promenades dans le bois avec son père. Observation des couleurs, des sons, des animaux et de la vie qui les entourent, les 2 explorateurs esquissent leurs impressions, les émotions qui remontent en eux.*

«Mon père est un artiste non avoué. Il n'a jamais pris de cours et il a un talent incroyable. Il nous disait qu'il allait peindre à sa retraite. Mais il a travaillé toute sa vie pour que je puisse étudier, nous dit avec fierté Fanny. C'est pourquoi je ne veux pas remettre au lendemain l'exploration de mes passions.»

Seul contact avec la ville, le chemin de fer qui traverse une route de campagne. Fanny reste émerveillée d'apercevoir ces couleurs qui voyagent devant elle. Elle ne voit pas le train, mais plutôt une galerie en mouvement qui vient vers elle. Des couleurs vives et des formes étranges jaillissent de ces graffitis. Elle n'a pas besoin d'aller visiter les galeries, c'est le train qui les lui amène.

Curieusement, après un déménagement dans une ville où elles ont vécu discrimination et intolérance raciale, Fanny et sa sœur jumelle se retrouvent dans un film universitaire sur la prévention de la violence culturelle. Déguisées en Amérindiennes, elles dansent. Les murs garnis de graffitis multicolores marquent l'imaginaire de Fanny à l'encre indélébile.



## LES ARTS À L'ÉCOLE

Au primaire, Fanny est différente. «Je ne pouvais pas apprendre sans danser, chanter ou faire 2 choses à la fois. On a voulu me donner du Ritalin. On m'a mis dans des cours de ballet. Je créais mes propres mouvements. J'ai été expulsé. J'ai commencé à faire du théâtre et à

«Des couleurs vives et des formes étranges jaillissent de ces graffitis. Elle n'a pas besoin d'aller visiter les galeries, c'est le train qui les lui amène.»

dessiner dans mes livres, sur mon pupitre, sur mes bras... Tout ce qui m'entourait devenait un canevas pour m'exprimer. Je me suis tou-

jours sentie comme un esprit libre», nous raconte Fanny.

Fanny arrive au secondaire dans une école qui, à l'époque, avait une mauvaise réputation. Un enseignant, Claude Beaupré, organise des battles de Rap. «Cette école était extraordinaire parce qu'il y avait beaucoup de communautés culturelles et d'immigrants. Très tôt, on nous a appris à évoluer unis dans la différence. Certains de mes amis n'auraient jamais terminé leurs cours sans cette activité. Les arts peuvent tout changer, tout guérir et créer des relations», s'exclame Fanny.

«J'étais fier que mes cousins m'aient enseigné quelques pas de breakdance. Mais c'est quand j'ai eu ma première cassette d'I Am (groupe de rappers français) que



## Rencontre avec Fanny Aïshaa

j'ai été touchée par la richesse des textes et des paroles. Je m'identifie à la culture hip-hop qui célèbre nos différences et dénonce par l'art les différentes injustices», nous lance une Fanny émerveillée.

À l'université, Fanny entreprend une série de stages en Amérique du Sud. Pour terminer ses études, Fanny obtient une bourse d'une année en cinéma au Brésil. Dans ses cours de scénarisation, elle se fait rapidement dire qu'elle a tellement d'images dans la tête qu'elle devrait se réorienter en animation visuelle.

### LES ARTS AU BRÉSIL

À Rio de Janeiro, les murs sont multicolores, pleins de vie. Un artiste

peint une fresque. Les gens des favelas (bidonvilles brésiliens) arrêtent pour lui offrir à manger, le remercient de mettre de la couleur dans leur communauté.

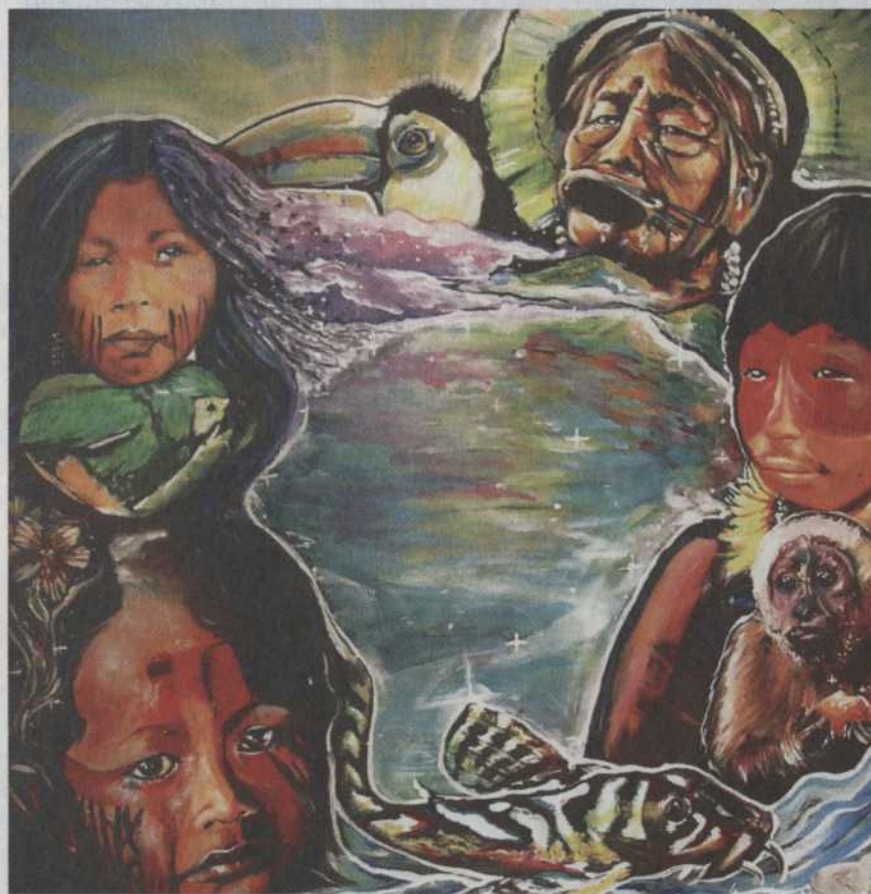
«Les couleurs d'un mur se lisent comme une histoire, un engagement. Elles racontent ce que les médias ne disent pas.»

«Au Brésil, il y a tellement de lutte qu'il y a une volonté innée de justice et de respect. Les couleurs d'un mur se lisent comme une histoire, un engagement. Elles racontent ce que les médias ne disent pas», nous décrit Fanny.

Désabusée par des cours trop académiques, par la ségrégation raciale et l'élitisme des établissements d'enseignement, Fanny se promène en admiration devant toutes ces murales, les initiatives communautaires, l'école de la rue. «Un matin, j'ai demandé à l'univers de m'aider à trouver une voie pour recommencer à dessiner. Une feuille valse dans les airs pour atterrir à mes pieds. On y annonce des cours de dessin pour graffiti.» Sans hésiter, Fanny s'y retrouve avec assiduité. Après les cours, elle dessine jusqu'au lever du soleil.

«J'étais déçue que les cours se terminent. J'en voulais encore plus. Je suis invitée à un événement communautaire. Tout le monde amenait son matériel pour peindre ensemble. Quelqu'un mentionne que je venais du Canada et que j'étais super bonne en graffiti. Erreur de communication, je n'avais jamais touché une canette aérosol de ma vie! Un citoyen m'offre alors le mur de sa maison. Je n'avais rien préparé. Je n'avais jamais fait de murales. Devant mon hésitation, un autre artiste a compris que je ne savais pas comment faire et a partagé ses techniques. J'ai décidé de me jeter en riant», nous dit Fanny, les yeux remplis d'étincelles. Elle a entrepris une murale en juin 2008 et ne cesse d'en faire depuis.

«Je ne suis pas capable de rentrer dans une boîte pour un travail conventionnel. J'ai besoin de voir la vraie lumière, de suivre les signes de la vie. À travailler tout le temps, à nourrir le rêve d'un autre, on n'a plus le temps de créer et de se concentrer sur son propre rêve. Si chacun pouvait suivre ses dons, ses passions au lieu de ne penser qu'à l'argent et devenir malheureux, le monde serait plus équilibré.»





### LES ARTS POUR SE TRANSFORMER

«Au Brésil, comme à plusieurs endroits, les médias sont corrompus ou ne transmettent qu'une seule vérité. L'art rend accessible la culture et transmet une histoire personnelle qui vient de l'âme. L'art nous transforme, nous fait comprendre nos racines et touche tout le monde.»

«Les arts permettent de combattre les préjugés, de montrer des exemples positifs aux jeunes. J'ai commencé à peindre à côté de trafiquants de drogue. Certains jeunes qui côtoient cette réalité rêvaient chaque jour de devenir célèbres ou de vendre de la cocaïne. À force de voir des événements hip-hop, en voyant l'explosion de couleurs, la poésie des rappers, en leur demandant quels étaient maintenant leurs rêves, ils voulaient tous devenir des artistes. Même certains jeunes armés qui surveillaient la favela s'arrêtaient pour parler et remercier les artistes. Ce sont des êtres humains à part entière. Dans leurs yeux, ils ont des étoiles et des rêves comme tout le monde. L'art au Brésil ou ailleurs est fondamental pour valoriser la jeunesse et ses rêves», nous raconte Fanny.

### LE RETOUR À MONTRÉAL

«Après 4 années en Amérique du Sud, je croyais m'installer en permanence au Brésil. Mais je rêvais de forêt et de glace. Un jour, il y a eu des inondations surréelles à Rio. Comme si le monde urbain s'écroulait. Un rappel brutal de la force de la nature. Malgré mon amour du pays, mon cœur me disait de partir dans le nord du Québec. Quand je vois des épinettes noires danser dans le vent et les animaux sauvages du Nord, j'ai une émotion inexplicable qui remonte. Même si chaque territoire possède sa beauté et sa richesse, je n'échangerais pas la forêt



boréale pour des palmiers», nous confesse Fanny qui décide de revenir au Québec.

**«L'art nous transforme, nous fait comprendre nos racines et touche tout le monde.»**

Revenir dans son coin de pays permet à Fanny de mieux s'inspirer, de voir l'environnement avec un nouveau regard. «Notre génération a beaucoup voyagé. Mais nous allons naturellement revenir à des communautés locales. Dans 30 ou 40 ans, tout sera différent. Étant donné sa rareté et son prix, il n'y aura plus autant de dépendance au pétrole. Il nous faudra revenir à des achats locaux, à l'autosuffisance. Se nourrir de son environnement, bâtir des communautés fortes. Plus nous cohabitons avec ce qui nous nourrit, plus nous prenons soin du territoire. C'est pourquoi on doit protéger ces terres, être attentif aux formes de

développement économique et faire des choix essentiels aujourd'hui pour soutenir la vie des prochaines générations», réclame Fanny.

Dès son arrivée à Montréal, des proches lui disent qu'elle doit faire la connaissance de l'artiste Monk.e1 et du Café Graffiti. Des rencontres dont Fanny se nourrit encore.

En 2002, Monk.e1 a fait partie des artistes que le Café Graffiti avait dépêchés au Brésil pour représenter le Québec lors d'une convention internationale graffiti. Stimulée par des expériences similaires, la rencontre des deux artistes a été naturelle.

Fanny est aussi émue par l'invitation d'Arpi de participer à sa première exposition, *Renaissance-2009*. Puis un autre graffiteur du Café Graffiti, Fluke, lui offre son premier contrat d'artiste.

Ces rencontres ont permis à Fanny d'officialiser le lancement de sa carrière professionnelle.

# Les murales de Fanny Aïshaa

RAYMOND VIGER

*Fanny-Pier Galarneau adopte le nom d'artiste Aïshaa qui signifie «celle qui vit». Plus jeune, c'est le nom qu'elle pensait donner à sa fille. Fanny Aïshaa est une nomade. Elle voyage à travers le monde avec la volonté de donner vie aux murs qu'elle rencontre et qu'elle partage avec les communautés.*

Fanny Aïshaa voyage pour créer des projets participatifs avec les communautés. L'artiste veut dépasser sa simple perception d'une communauté pour la faire participer à sa création. Une façon bien à elle de partager sa passion d'apprendre, d'écouter les histoires de ceux qu'elle rencontre.

«Je crois tellement à mon rêve. Tout est magique dans la vie et j'ai besoin de le transmettre. Les médias sont empreints de beaucoup de négativité: beaucoup de mauvaises nouvelles ou encore c'est toujours de la faute du gouvernement, des industries, des autres...

«C'est trop facile de juste être contre. C'est important de développer du positif, des solutions, de montrer où on veut aller et de regarder comment on nourrit ces problèmes politiques et économiques», affirme une Fanny engagée.

## UNE GUERRIÈRE PACIFIQUE

En plus d'un père qui dessinait avec Fanny en observant la nature, sa mère a été très importante dans son cheminement.

«Elle a été extrêmement malade. Une guerrière qui a



combattu 3 cancers et défié les statistiques médicales. On l'appelle le petit miracle. Avec sa force d'esprit, l'amour et ses rêves, elle s'est battue très fort pour nous. Elle m'a toujours enseigné l'importance de l'équilibre intérieur, la spiritualité et l'importance de l'expression de

nos émotions, l'art de vivre. Elle a fait de l'art-thérapie aussi durant les épreuves. Son énergie de vivre, malgré qu'elle soit passée proche de la mort aussi souvent, a donné encore plus de valeur à la vie, au besoin de suivre mes rêves et de respirer chaque instant. Créer est une façon de dire merci à la vie à chaque seconde.»

«Je peins beaucoup de visages. Différents visages de gens parfois dans l'ombre, mais qui ont de précieuses histoires, des leçons de vie incroyable»

«Mes parents ont valorisé la différence. J'ai été élevé dans une famille d'accueil. J'ai connu plein de jeunes de la DPJ avec des souffrances lourdes. Le regard des

gens est le reflet de leurs âmes. Sans que personne ne connaisse leurs histoires, ils vivaient de terribles jugements. C'est pourquoi je peins beaucoup de visages. Différents visages de gens parfois dans l'ombre, mais qui ont de précieuses histoires, des leçons de vie incroyables», nous raconte l'artiste qui a un grand respect des différents peuples qui ont développé des savoir-faire pour vivre en synergie avec la nature.

#### TERRE DES HAÏDAS

Les animaux et la nature font aussi partie des peintures et des murales de Fanny. «Ils font partie de notre communauté et de l'environnement qui nous entoure. Il faut célébrer la diversité des cultures dans le monde comme un reflet de la diversité de la nature. Les 2 sont indissociables.»

Le talent de Fanny, son amour de la nature et ses projets participatifs avec les communautés autochtones lui ont valu l'obtention d'une bourse pour une résidence d'artiste en plein cœur du Gwaii Haanas National Reserve Park sur Haïda Gwaii (Terre des Haïdas, île de la Reine-Charlotte) en Colombie-Britannique.

«C'est une île qui a survécu à l'époque glaciaire. On y retrouve les plus gros ours noirs au monde, des forêts enchantées, une nature sauvage inimaginable. C'est féérique. On entend les aigles chanter et s'appeler toute la journée. Pendant que je peignais, des phoques sortaient de l'eau pour nous regarder. D'immenses corbeaux dansaient et faisaient la

«Pendant que je peignais, des phoques sortaient de l'eau pour nous regarder. D'immenses corbeaux dansaient et faisaient la fête sur les toits.»

fête sur les toits. J'ai fait de la peinture avec des jeunes et des aînés», nous raconte cette nomade qui, pendant ce voyage, n'arrêtait pas de penser à la nécessité de protéger la beauté précieuse des forêts québécoises et les territoires ancestraux autochtones.

#### BAIE-JAMES

En 2011, avec Sophie Boivin, Fanny se retrouve dans la communauté crie de Wemindji de la Baie-James.

Sur une même murale, Fanny a peint avec des gens de tout âge. Les jeunes

ont partagé leurs rêves, leurs idées. Les aînés ont ensuite exprimé à l'artiste leurs rêves pour la jeunesse: que les jeunes restent connectés aux traditions ancestrales. «La sagesse de toutes ces nations autochtones et leur relation étroite et millénaire avec le territoire sont précieuses pour nous tous, peu importe nos origines. C'est fou comment l'art nous a amené dans pleins de communautés, pour y écouter des histoires et apprendre des savoirs précieux», nous raconte une artiste encore émerveillée.

Celle qui rêve d'opérer éventuellement une maison de guérison par l'art en pleine nature montagnaise, proche de la forêt et de l'eau, n'a qu'une mission pour sa continuité: «J'espère ne jamais perdre mon cœur d'enfant. Je vois le monde comme une boule de Noël que l'on secoue. Je regarde la neige briller sans savoir où elle va tomber.

«J'aimerais que les peuples se rencontrent et partagent leurs différences, leurs savoirs dans le respect. Je veux continuer de voir la beauté, la magie du monde naturel et surtout, conserver mon imaginaire, ma créativité et ma liberté.»

#### Visiter la galerie Internet de Fanny Aïshaa:



[www.cafegraffiti.net/fanny-aishaa-mural](http://www.cafegraffiti.net/fanny-aishaa-mural)

Fanny participera au vernissage sur l'environnement qui aura lieu lors des Journées de la culture, les 28-29 et 30 septembre prochain au Café Graffiti.

Pour informations: (514) 259-6900  
[cafegraffiti@cafegraffiti.net](mailto:cafegraffiti@cafegraffiti.net)

## Enbridge et Plan Nord

# Sauver la planète ou l'économie?

NORMAND CHAREST

**Suite à son séjour chez les Haïdas en Colombie-Britannique, où Fanny Aïshaa travaillait avec eux sur une murale, elle raconte:**

«À la fin de ce voyage, j'ai passé 2 jours à écouter les témoignages, lors des audiences publiques fédérales auprès des Haïdas et des habitants de l'île (en Colombie-Britannique) qui refusent le projet controversé de Enbridge. Les gens pleuraient d'émotion, d'amour du territoire. Ils se sont unis et ils ont tous partagé leur cri du cœur pour protéger le monde naturel. Ils n'ont attaqué personne dans leurs mots. C'était un hymne à la beauté du monde, affirmant qu'aucun argent ne pourrait acheter la valeur de l'océan. Un hymne dans lequel les Autochtones et les nouveaux arrivants ne faisaient qu'un. Ça m'a fait penser au Plan Nord qui va trop vite, et à ces voix qui ne sont pas écoutées.»

### LE PROJET ENBRIDGE

Le projet en question propose de construire un pipeline de 1 170 km afin d'acheminer le pétrole des sables bitumineux de l'Alberta, vers le nord de la Colombie-Britannique où il serait chargé dans de superpétroliers à destination de l'étranger.

La société Enbridge fait miroiter, sur son site Web, de nombreux avantages pour les habitants de cette province. Elle promet 4 000 emplois sur 3 ans dans la construction, ainsi que d'autres emplois à long terme. Et puis des centaines de millions en revenus de taxes et de grandes retombées économiques.

De plus, la majorité des emplois pourrait être réservée aux Autochtones, auxquels la société offre une participation de 10% des actions. Enbridge prétend aussi avoir conclu de nombreuses ententes de principe avec des communautés autochtones, le long du corridor proposé pour le pipeline.

**«En période de précarité, les emplois risquent d'occulter la prudence écologique.»**

### LES PREMIÈRES NATIONS

Selon les représentants de plusieurs Premières Nations, il est faux de prétendre que ces ententes ont été nombreuses. D'ailleurs, plusieurs de ces représentants, rassemblés en mai dernier, ont déclaré : « Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour défendre nos terres et nos eaux contre cette menace de Enbridge. »

Mais les Autochtones ne sont pas les seuls à vouloir défendre leurs territoires, car les environnementalistes se joignent au mouvement de résistance.

Les deux groupes mettent en garde la population contre la destruction d'écosystèmes riches, mais fragiles, que la circulation des pétroliers menace. La faune et la flore indigènes sont à risque, autant les baleines que les rares «spirit bears» (les grands ours de couleur claire), autant les fonds marins que la forêt pluviale.

### LES AUDIENCES PUBLIQUES

Le gouvernement fédéral a lancé des audiences publiques qui doivent

se terminer en septembre 2012. La commission remettra son rapport en décembre. Selon *The Economist* de Londres, en même temps, le gouvernement canadien s'empresse d'enlever tous les obstacles bureaucratiques afin de faciliter l'avancement du projet. Ce qui pourrait accélérer, en même temps, la réalisation d'autres grands projets de développement dans diverses provinces, dont le Québec.

C'est le ralentissement des exportations de produits pétroliers vers les États-Unis, causé par l'exploitation du gaz de schiste américain, qui explique la hâte du fédéral. Ce que notre voisin du sud n'achètera plus devra être vendu ailleurs au plus tôt. Et pour cela, la construction de nouveaux pipelines est considérée comme essentielle.

Dans ce cas, le sentiment d'urgence des impératifs économiques risque encore de reléguer à l'arrière-plan la prudence écologique, la logique du développement durable. Et puis, tout simplement, l'amour de la nature, le sentiment d'appartenance avec elle que partagent les Premières Nations, c'est-à-dire la qualité de vie dans son sens le plus pur.

Le danger qui plane sur le nord de la Colombie-Britannique menace aussi le Nord québécois. En période de précarité économique, les milliers d'emplois et l'enrichissement que le Plan Nord québécois fait miroiter, par exemple, risquent d'occulter complètement la prudence écologique. Et de noyer les protestations sous la propagande économique.

# La peinture murale en Amérique latine

NORMAND CHAREST

**Fanny Aïshaa, en entrevue, parle du rôle social de la peinture murale qu'elle a découverte au Brésil et ailleurs en Amérique latine. Dans ces pays, la murale constitue une forme d'expression populaire très répandue. On y raconte sa culture et son histoire. On y dénonce aussi les injustices sociales.**

«C'est une véritable galerie en plein air, un musée populaire», dit-elle. «D'ailleurs, c'est au Brésil et au Chili que je peins le plus, parce qu'il est toujours possible d'y trouver des lieux pour le faire. À Montréal, c'est difficile, à cause des autorisations. Mais là-bas, c'est la communauté locale qui décide, puisque, de toute façon, les policiers évitent les quartiers défavorisés. Et les gens accueillent avec plaisir les murales, parce qu'elles embellissent leurs rues, leurs maisons.»

Or, l'art populaire de la fresque n'est pas une nouveauté en Amérique latine. Il existait bien avant la culture hip-hop, qui l'a beaucoup utilisé, et

ses racines sont profondes. En effet, les graffiteurs d'aujourd'hui poursuivent une tradition déjà bien ancrée dans la région, du Mexique au Brésil.

## DE L'HISTOIRE EN IMAGES

Depuis la première partie du 20<sup>e</sup> siècle, la murale a été d'une grande importance dans l'art mexicain. Et d'abord dans celui du peintre Diego Rivera (1886-1957), un artiste engagé, ami de Modigliani lorsqu'il vivait à Paris. Et plus tard, ami de l'exilé soviétique Léon Trotski, lorsque celui-ci s'est réfugié au Mexique.

Après la Révolution mexicaine de 1910 à 1917, il devient l'un des premiers peintres muralistes du pays où ses fresques, commandées par le nouveau gouvernement, couvrent les murs des édifices officiels. Ces fresques destinées au peuple racontent l'histoire du pays, comme dans un livre d'images accessible à tous, même à ceux qui ne savent pas lire.

L'idée n'est pas nouvelle. C'est ce qu'on faisait déjà dans les cathé-

drales du Moyen Âge, qui racontaient aussi tout en images – par leurs sculptures et leurs vitraux – à des gens qui, de la même manière, étaient en majorité analphabètes.

Après le Mexique, cet art muraliste s'est installé plus loin en Amérique latine, notamment au Chili, comme on peut le voir dans cette œuvre de l'artiste mexicain couvrant le mur d'une université chilienne. Une fresque superbe qui peut, à son tour, influencer le travail des graffiteurs d'aujourd'hui.

C'est ce qu'on croit avoir constaté, d'ailleurs, au Festival des percussions de Longueuil (du 10 au 15 juillet dernier), dont le thème était justement, cette année: «Une aventure au Mexique au rythme des Mayas». En effet, certaines œuvres des graffiteurs invités, peintes en direct sur des panneaux, pouvaient lui ressembler par leur contenu inspiré des anciennes civilisations, comme celles des Mayas au Mexique ou des Incas en Amérique du Sud.



« Présence de l'Amérique latine », une murale peinte par Jorge González Camarena, un artiste mexicain, à la Maison des arts de l'université de Concepción au Chili (300 m<sup>2</sup>), 1964-1965.

## Expérience humanitaire

# Une école pour le Burkina Faso

DOMINIC DESMARAIS

**Sonia Roussy, la jeune cinquantaine, dégage une énergie vivifiante qui la fait paraître 15 ans plus jeune. Allumée et engagée, elle est portée par un but qui lui met le sourire aux lèvres: elle aide une communauté du Burkina Faso à se doter de trois classes pour ses jeunes étudiants.**

Sonia est une voyageuse dans l'âme. Après plusieurs séjours touristiques à trimballer son sac à dos pour s'émerveiller devant les beautés de la terre, elle ressent une insatisfaction. «Quand je revenais, je me disais que je ne me trouvais pas assez proche du monde. Je voulais comprendre leur quotidien, comment ils vivaient.»

Sonia cherche une façon de voyager qui la rapprocherait des gens. En 2009, elle déniche un stage humanitaire pour le Burkina Faso, pays francophone d'Afrique. Avec un petit groupe d'adultes québécois, elle va à la rencontre de villages, d'institutions, de décideurs, de simples paysans. Sonia tombe sous le charme des Burkinabés.

### VISITE MARQUANTE

Son séjour l'emmène à Gonsin, un petit village d'environ 1000 habitants. Son regard est attiré par des piliers de bois et une bâche en plastique qui fait office de toit. La structure n'a pas de murs, le vent et la pluie sont libres d'y faire un tour. C'est l'école du village. «Là-bas, les conditions climatiques ne sont pas

reposantes. Pendant plusieurs mois, le vent est très fort et il ramasse la poussière. C'est difficile de respirer et même de voir devant soi! Quand il pleut, impossible d'aller en classe.»

Sonia s'entretient avec les villageois qui lui font part des problèmes de la communauté. L'éducation est la priorité. «Il y a 6 ans, les enfants n'allaient pas à l'école. Il n'y avait pas d'enseignants pour leur village.» Les adultes ont demandé l'aide du gouvernement. En 2005, deux enseignants étaient dépêchés à Gonsin. Un troisième s'est rajouté l'an passé. Mais les enfants n'ont toujours pas d'école et manquent plusieurs jours de classe suivant les caprices de dame nature.

**«Ce sont eux qui sont allés chercher des enseignants. Ils veulent à tout prix éduquer leurs enfants.» - Sonia Roussy**

Les gens parlent à Sonia de leur désir d'avoir une école, souhaitent maintes fois exprimé au ministère de l'Éducation. La réponse est toujours non. L'État n'a pas les ressources pour exaucer leur vœu. Sonia se sent concernée. «Souvent, en voyage dans les pays sous-développés, si tu es blanc, les gens pensent que tu es riche. Ils ne te disent pas qu'ils ont besoin d'aide pour un projet, ils disent qu'ils ont besoin de ton argent.»

«À Gonsin, il y avait un comité de parents. Ce sont eux qui sont allés

chercher des enseignants. Ils veulent à tout prix éduquer leurs enfants. Mais ils n'ont pas les moyens de construire une école. Ils ne vivent que de l'agriculture. Rares sont ceux qui ont un emploi.»

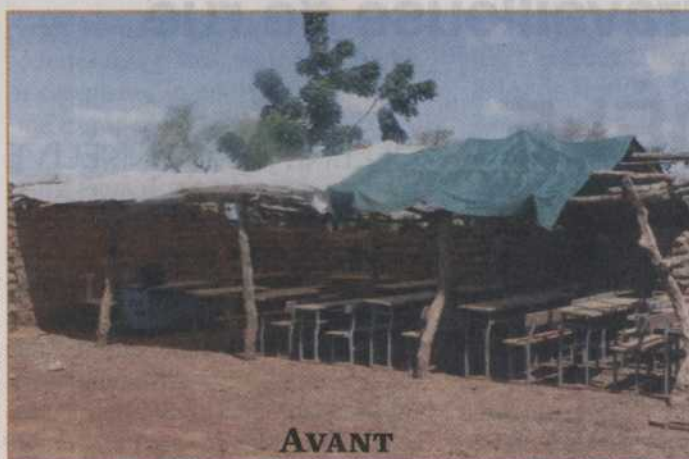
Le coût de l'école, 30 000\$, est astronomique pour eux. Pas pour Sonia. «L'objectif, à mes yeux, n'était pas inaccessible. Et je savais qu'en finalisant le projet, il aurait un impact incroyable pour la communauté. Je leur disais: ce ne sera pas juste une école, ce sera un lieu de rencontre pour tous les gens du village. Ils n'ont rien d'autre!»

### DEUXIÈME SÉJOUR

Sonia rentre la tête pleine de questions. À Gonsin, elle n'a pas donné de réponse. Elle a besoin de recul. Un an plus tard, elle y retourne, seule cette fois, pour vérifier si le projet est faisable. «J'avais un contact au Burkina Faso. Il m'a trouvé un maçon et

un technicien en architecture. C'était entendu que si je m'embarquais, les villageois donneraient du temps pour la construction. Ils n'ont peut-être pas d'argent ni l'expertise, mais ils ont des bras et de l'énergie. Ce sont eux qui ont creusé la fondation. C'est une grosse job, là-bas. Ça se fait au pic et à la pelle», dit-elle, avouant avoir essayé elle aussi deux petites minutes.

Avant de construire, Sonia prend rendez-vous au ministère de l'Éducation. «On m'a demandé ce que je



AVANT



APRÈS

GRÂCE AUX FONDS AMASSÉS PAR L'ASSOCIATION PHILANTHROPIQUE POUR LE BURKINA FASO, L'ÉCOLE BÂTIE À GONSSIN FERA VISIBLEMENT UNE DIFFÉRENCE POUR LES ÉCOLIERS DU PETIT VILLAGE.

voulais faire. Ils ne voulaient pas m'empêcher, ils disaient que je venais leur donner un coup de main.»

Sonia y reçoit les plans d'une école typique. Avec le technicien en architecture, qui fera office de contre-maître, elle prend connaissance des matériaux qui seront nécessaires pour bâtir les nouvelles classes, des gens qu'il faudra engager et du coût total du projet. La façon burkinabé ne ressemble pas à celle du Québec. «Là-bas, c'est beaucoup plus laborieux. Il n'y a pas de quincaillerie. Tu dois savoir combien de briques tu devras faire fabriquer car il n'y en a pas en stock!»

#### LEVÉE DE FONDS

Après 6 semaines à planifier le projet, Sonia rentre au Québec avec la ferme intention de mener à bien la construction. Pour amasser les 30 000\$, elle crée l'Association philanthropique pour le Burkina Faso. «Ça donne plus de crédibilité à la campagne de financement. Jusqu'ici, j'ai obtenu 15 000\$, surtout d'individus, même si l'association ne peut donner de reçus d'impôt. Je ne connais pas tous les donateurs, ça s'est fait grâce au bouche à oreille à partir de mes connaissances. J'ai été agréablement

surprise par cet extraordinaire élan de solidarité.»

L'Association s'est donné comme règle d'utiliser tout l'argent uniquement pour les matériaux, leur transport et les salaires des employés là-bas. «Je prends à ma charge tous les frais d'administration et mes frais de voyage», assure-t-elle.

#### DÉBUT DES TRAVAUX

Sonia n'attend pas d'avoir 30 000\$ pour mettre le projet en branle. Avec la moitié, elle retourne au Burkina Faso. «J'y suis allée au printemps pendant 11 semaines. On a pu construire deux des trois classes prévues. Il n'en reste qu'une, avec le bureau des professeurs, et il y a la finition extérieure à compléter pour éviter que la pluie ne désagrége ce qui a été construit. Pour cette partie, tout dépend de la levée de fonds. J'espère que tout sera terminé en 2012.» Les élèves n'ont pas attendu la fin des travaux pour déménager. Même sans finition, leurs classes sont protégées par des murs et un vrai toit. Ils sont à l'abri des intempéries.

Sur place, Sonia décrit par courriel son périple à tous les donateurs.

Une façon de les faire participer. «Ils trouvent ça génial d'avoir des nouvelles en temps réel. Ça leur donne une meilleure idée du projet, de la façon dont leur argent est utilisé. Ils ont fait l'effort de contribuer, c'est juste normal, par respect, de les tenir informés.»

Pour amasser les derniers 15 000\$, Sonia songe à une marche commanditée, sans toutefois se fermer à d'autres possibilités. Sonia a une boutique virtuelle pour présenter son projet et des produits de financement tels que t-shirts, cartes de vœux et cotons ouatés à l'effigie du projet *Une école, un avenir* ([www.editionstnt.com/association-philanthropique-burkina-faso](http://www.editionstnt.com/association-philanthropique-burkina-faso)). Idéalement, elle espère y retourner dans un an au plus tard. Et après, Sonia ne sait pas dans quel projet s'impliquer. Mais ce sera encore au Burkina Faso.

«Les Burkinabés, c'est un coup de cœur. Si je fais d'autres projets, se sera là-bas. À 10 kilomètres de Gonsin, il y a une ville de 20 000 habitants dont les trois orphelinats sont pleins à craquer.» Sonia, à deux ans de la retraite, prépare sa deuxième vie, l'humanitaire personnel.

# Jacynthe Thériault, travailleuse de rue

## LOYALE ET FIDÈLE

HÉLÈNE MAISONNEUVE

**«Je regrette, Hélène, mais je ne pourrai pas venir à notre rendez-vous. J'ai un empêchement: une jeune est prête à entrer en désintox. Maintenant qu'elle a dit oui, ce n'est pas le moment de la laisser tomber. C'est comme ça, mon travail. Je peux annuler des choses dans ma vie privée, mais pas dans mon travail. Peut-être que ça ne prendra pas tout l'avant-midi. Je te rappelle.»**

Mais l'avant-midi ne sera pas suffisant. Le reste de la journée y passera et le lendemain aussi. Ça devait pourtant être un jour de congé, mais elle est quand même allée au travail pour passer des coups de téléphone, attendre des réponses, insister, déjouer.

C'est comme ça que Jacynthe s'est fait ses muscles, en poussant de toutes ses forces sur la roue grinçante de systèmes un peu trop rigides, un peu trop lents pour les besoins de la cause.

### LA LOYAUTÉ DE LA RUE

«La rue m'a fait croire en la loyauté. Quand les jeunes ont confiance en toi, c'est sûr qu'ils vont être loyaux et fidèles. Tu le vois chez les plus vieux, dans leur sourire. Ils sont attentionnés, aimants, très respectueux. Je sais que si j'étais mal prise, ils seraient là pour m'aider. Mais je ne leur demanderais pas.»

Il paraît que les qualités perçues chez les autres, on les possède déjà en soi. Jacynthe est loyale envers les jeunes et fidèle au poste depuis plus de 17 ans. Elle est la plus ancienne travailleuse de rue du Québec et elle en est fière.

### UN CHEMINEMENT PARTICULIER

On n'aurait pas imaginé cela quand elle était jeune. À 15 ans, elle se retrouve libre, à la suite du décès de son père. «J'avais mon logement. Je me suis bâtie toute seule. Disons que j'étais une personne curieuse de nature et je me sentais poussée à faire certaines "découvertes". Je suis allée en centre d'accueil pendant un mois.» Une jeunesse qui ressemble un peu à celle de ses jeunes. «Mais j'avais des points de repère; ma famille. Une chance que j'ai eu ma famille! On n'acceptait pas nécessairement ma vie, mais mes sœurs et mon frère m'ont toujours accepté comme sœur. Ma mère avait confiance en moi, au fond.»

Un événement marquant lui fit subitement changer de vie. Elle arrête toute consommation, se retire et devient solitaire, elle qui auparavant aimait faire la fête. «Je m'en suis sortie toute seule.»

Avant d'arriver au travail de rue, Jacynthe a eu plusieurs emplois. Elle était indépendante et travaillante. «J'ai travaillé au tabac, à l'usine Firestone et chez un chiropraticien. Puis j'ai eu une offre de travail comme surveillante de nuit à *Accueil Jeunesse*, une auberge du cœur. C'est ma sœur qui m'en avait parlé. Elle y travaillait. À l'époque j'avais deux emplois, le jour chez le chiro et la nuit à l'Accueil. Puis je suis passée de surveillante à animatrice et finalement à intervenante.»

Une formation est donnée sur le travail de rue et plusieurs intervenants y assistent. Après la forma-

tion, un groupe d'intervenants se rend compte que certains jeunes ne sont pas rejoints par les ressources. En 1993 démarre le travail de rue à Joliette et en 1994 est fondé l'organisme pour devenir l'AJRJ, l'Association pour les Jeunes de la rue de Joliette.

Dès le début, on approche Jacynthe comme travailleuse de rue mais elle refuse, par besoin de sécurité. Elle préfère garder son travail plus sécurisant à l'Accueil. Elle fait quand même partie du Conseil d'administration et participe à l'organisation du travail de rue. Un an plus tard, elle dit oui à l'appel de la rue. Elle y est depuis.

Au début, elle est formée par l'homme qu'elle appelle son mentor, Gilles Lamoureux. On ne s'improvise pas travailleur de rue. Jacynthe n'a pas été frappé par l'élan du sauveur, comme beaucoup de consommateurs peuvent l'être et l'ont été. En effet, on a vu de nombreux consommateurs de drogues et d'alcool vouloir sauver le monde, une fois sobres. Mais cet élan ne garantit pas la stabilité et l'équilibre nécessaire pour vraiment aider les jeunes.

«Ce n'est pas ce que tu as vécu ou pas qui va créer le contact, c'est ta façon d'être, de faire, d'aimer. Parce que c'est de l'amour. Être capable d'être inconditionnelle. Au contraire, le fait de s'en être sorti peut être un handicap. Il faut être très humble. Je m'en suis sortie mais il ne faut pas que je compare. Chacun est unique. Je ne peux pas avoir la prétention de dire comment ça de-

vrait se passer. L'expérience peut donner des pistes, mais si je me fie à ces pistes, je pourrais drôlement me tromper.»

#### UNE PLUS DURE RÉALITÉ

En près de 18 ans, les choses ont changées. «Avant, j'accompagnais. J'avais des objectifs : amener un petit bonheur, un sourire. Aujourd'hui, je suis vraiment à côté d'eux. Je suis le soutien, la tape sur l'épaule.» Elle est de leur bord, elle prend leur parti. «Je ne suis pas en arrière d'eux, ni en avant, je suis à leur côté.»

«Il y a 17 ans, on m'aurait dit que la consommation et la violence seraient ce qu'elles sont maintenant, je ne l'aurais pas cru. Leur réalité est encore plus difficile. Les jeunes ont de moins en moins de rêves.

Il y a 17 ans, 15 ans même, je pouvais les faire rêver : d'un travail, d'une famille. Les mêmes rêves que tout le monde. Mais maintenant, leurs rêves sont facilement détruits.»

Tout est mêlé dans la rue. Beaucoup plus de gens ayant des problèmes de santé mentale s'y retrouvent : des gens qui sont mis hors des institutions dont ils auraient encore besoin.

Certains parents d'une trentaine d'années n'ont pas réglé leurs pro-

blèmes et hypothèquent la vie de leurs enfants. Ils répètent les modèles de familles dysfonctionnelles. Les enfants deviennent les parents de leurs parents. Ils n'ont plus de points de repères.

La vie sexuelle commence à un très jeune âge. Ils sont à la recherche de la tendresse qu'ils n'ont pas reçue. Ça les rend confus plus qu'autre chose. En plus, la consommation commence plus jeune et le mélange de drogues me semble effrayant. On dirait que la psychose commence aussi plus jeune. C'est mon opinion personnelle, mais aussi mes constatations sur le terrain.»

#### LES RESSOURCES

Le travailleur de rue est un pont entre les ressources et la rue. Il est un point de référence. Il connaît les ressources et peut orienter le jeune selon ses besoins : santé, hébergement, désintoxication, soutien à la famille. Il aide, car la réalité est devenue plus difficile aussi au niveau des ressources, les normes se sont resserrées. «La ressource est un outil, mais c'est au jeune de s'en sortir. Ils ont chacun leur personnalité, des besoins et des rêves différents.

Le premier besoin du jeune, c'est de s'aimer. Quand il a travaillé son estime de soi, ça lui permet de foncer

et de persévérer. La persévérance porte un éclairage sur ses désirs et lui démontre qu'il est possible de les atteindre.

Même après toutes ces années, je garde espoir. Sinon comment pourrions-nous le transmettre aux jeunes?

#### LE GROUPEMENT DES ORGANISMES COMMUNAUTAIRES AUTONOMES JEUNESSE DU QUÉBEC (ROCAJQ)

Les membres du ROCAJQ sont des organismes communautaires jeunesse dynamiques qui travaillent pour aider les jeunes à trouver une place positive dans notre société. Les membres du ROCAJQ sont au service des jeunes et de leur communauté.

Le ROCAJQ est une association provinciale permettant le partage des approches et des pratiques mises de l'avant par ses membres. Cela permet de définir la vision et les orientations que les membres donnent à leurs actions.

Le ROCAJQ offre un soutien aux organismes et des moyens pour l'exploration de pratiques novatrices et pertinentes pour mieux répondre aux réalités jeunesse.

Les membres du ROCAJQ rejoignent près de 300 000 jeunes. Ces organismes sont reconnus pour leur grande capacité de s'adapter aux besoins des jeunes et d'être à leur écoute. Tout comme l'inclusion sociale et économique des jeunes, la concertation et la mobilisation des communautés font aussi parti des pratiques des membres du ROCAJQ.

L'objectif ultime des membres du ROCAJQ est d'offrir une réponse rapide et efficace aux besoins des jeunes et des communautés.

Les organismes membres du ROCAJQ sont des leaders importants pour le Québec et leurs communautés.

Jacynthe fait du travail de rue depuis 17 ans pour l'AJRJ. Elle fait partie d'une équipe de 5 travailleurs de rue.

**ajrj** Association pour les jeunes de la rue de Joliette  
Membre du ROCAJQ

L'AJRJ vise à offrir une relation d'aide et de soutien qui va au-devant des jeunes en situation difficile et qui tente de les amener à un mieux-être. Promouvoir la santé et prévenir la toxicomanie, par une relation d'aide «ambulante».

Par choix, l'équipe d'intervention est composée exclusivement de travailleurs de rue. Spécialisée dans cette pratique, l'AJRJ en a fait son mandat unique. Les travailleurs de rue proviennent de différents champs de formation et d'expertise tels que travail social, éducation spécialisée, sexologie et sont engagés dans une démarche de formation continue.

L'AJRJ est un membre très impliqué au sein du ROCAJQ (Regroupement des organismes communautaires autonomes jeunesse du Québec).

Dysmorphophobie

# L'identité en conflit

LUCIE BARRAS ET MÉLANIE GAUTHIER

**Que faire lorsqu'on veut rattraper ses 20 ans coûte que coûte? La société amène les femmes à croire que la vie s'effondre après 25 ans, qu'une femme est déjà vieille à l'abord de la trentaine. Mélanie souffre de dysmorphophobie depuis ses 15 ans. Au début, son apparence physique l'obsédait. Aujourd'hui, son mal s'est compliqué: elle a pris en dégoût les années qui passent, et veut qu'on lui rende ses 20 ans.**

## MIROIR, MON BEAU MIROIR

«Il paraît que j'ai 30 ans. Mais pour moi, c'est inconcevable.» Mélanie est tendue aujourd'hui. Peur d'affronter le passé, de se laisser submerger par ses émotions. Peur d'être jugée aussi. Quand cette grande brune se regarde dans un miroir, elle trouve son reflet insupportable. «Je vois de la peau flasque. Je vois une génitrice. Je vois ma mère.» Pourtant, les miroirs, Mélanie ne cesse de les chercher. Observer son visage est une manie. «Ce qui me fait tenir depuis toutes ces années, c'est l'espoir qu'un jour, je verrai dans la glace une jeune femme heureuse qui a l'impression d'être importante aux yeux des autres.» Son mal, dit-elle, s'appelle la *dysmorphophobie*. Mais, elle n'a jamais été diagnostiquée.

L'enfance de Mélanie n'est pas un conte de fée. À la maison, l'affection manque autant que l'autorité. «Ma mère était dépressive. Elle passait d'un extrême à l'autre. D'un je t'aime à des baffes. Aujourd'hui encore, elle n'a même pas conscience que je suis malade.» À l'école, les choses ne se

passent pas mieux. À 15 ans, ses complexes se cimentent. «Je subissais les moqueries de mes camarades. Je n'arrivais pas à me défendre. C'est un âge où les jeunes sont cruels entre eux.» Elle quitte l'école prématurément pour se consacrer à ce qui la hante: son apparence physique. «Je me branchais sur les programmes télévisés pour bonnes femmes. Je faisais une diète, puis je mangeais pour calmer mes émotions. Et je me demandais ce que j'avais pu faire pour mériter un tel physique.» Sa vie, à partir de ce moment, se résume à des salles d'attente. Ses contacts sont des psychothérapeutes. «Le jour, je devais m'occuper de mes frères, comme un femme au foyer. La nuit seulement, j'osais sortir.»

À 16 ans, abandonnée par sa mère, elle est envoyée en centre d'accueil, en même temps que ses trois frères.

## UNE JEUNE PARMİ LES VIEUX

«Je déteste les vieux», lâche Mélanie. Les vieux, elle s'y accroche pourtant. À l'adolescence, angoissée à l'idée de rencontrer les jeunes de son âge, elle fréquente des groupes comme *Le cercle des fermières* le jour. La nuit, elle sort avec des hommes qui peuvent avoir l'âge de son père. «Je ne connaissais pas la peur. J'étais prête à tout pour fuir la solitude. À défaut de plaire aux garçons de mon âge, je me retrouvais avec des hommes plus vieux. Ils voulaient ma jeunesse. Ils me consolait, mais à quel prix? Avant même mes 18 ans, je buvais souvent avec des groupes de saouards à la



PHOTO: Mathieu Boulva

marina de Laval. Maintenant, je me sens salie, abusée.»

Cette période lui fait nourrir une aversion pour les figures masculines. «Surtout passée la vingtaine. Je voudrais plaire à des plus jeunes, juste pour vivre ce moment-là une fois dans ma vie.» Être mère? «Ai-je l'air d'une matrone?» demande-t-elle. «Je n'ai jamais eu de désir d'enfant comme toutes les femmes de mon âge.»

Mélanie parle sans relâche d'une jeunesse qu'elle n'a pas vécue. «Je suis passée à côté, coincée au milieu de vieux. J'ai vécu déphasée. Mes 40 ans avant mes 20 ans. Pourtant j'ai toujours eu l'impression d'être un enfant dans un monde d'adultes. Si l'on compare ma vie à une télévision, je cherche sans cesse le canal jeunesse, et je tombe sur canal vie.» Je suis encore comme une adolescente, fan de *heavy metal*.» Mélanie, une femme de 30 ans, a le visage marqué par les années. «À mes yeux, mon identité s'arrête à mon âge. Ma seule valeur se limitait à ma jeunesse. J'ai 30 ans, elle a disparu.»

## UN CRI SANS ÉCHO

Mélanie est submergée par ses émotions, par la colère. Elle n'en veut plus à sa famille «Ils ne sont pas parfaits, j'ai préféré l'accepter.» Elle en veut à sa maladie qui lui a volé sa jeunesse. Elle en veut au système, à toutes les portes qui se sont fermées lorsqu'elle appelait à l'aide.

Bien qu'elle présente tous les symptômes de la dysmorphophobie, Mélanie n'a jamais été diagnostiquée comme telle. Pour les psychiatres, elle souffre de troubles de la personnalité limite. Depuis le début de sa souffrance, les intervenants qu'elle rencontre lui parlent de maladie mentale, sans pouvoir l'aider. La jeune femme se sent incomprise et ignorée.

«Je me suis battue sans relâche pour obtenir de l'aide. Je voulais quelqu'un qui m'aide à comprendre d'où viennent mes complexes. Les médecins m'ont coupé l'accès aux thérapies appropriées. Je fréquentais les groupes d'entraide pour malades mentaux aigus, où j'étais admise. J'ai joué le rôle de la folle que je n'étais pas.»

À 18 ans, les travailleurs sociaux envoient Mélanie dans une maison pour adultes atteints de graves pathologies psychiatriques. Au bout de 4 mois, elle fuit et s'installe avec un ami schizophrène. «Sa place n'était pas là, mais dans une structure spécialisée. Moi, je perdais la tête, je devenais agressive. Il aurait pu être dangereux pour moi. Au bout d'un an, je suis sortie de ma torpeur. Je lui ai annoncé que nos chemins se séparaient.»

## DES GOBELINS ET DES FÉES

La paix, elle la trouve un peu dans le dessin. «Plus jeune, je composais des bandes dessinées mettant en vedette des jeunes gens avec qui je rêvais d'être et d'interagir.» Mélanie réalise

en ce moment un portfolio de ses œuvres, et un cahier de coloriages. Son univers est tiré de l'imaginaire. «Ma maladie me pousse dans ce monde fantaisiste. Imagine que j'ai 15 ans, je suis enfermée dans une tour. Je veux m'échapper dans un autre univers.»

Des gobelins et des fées peuplent l'univers artistique de Mélanie. Son crayon s'inspire aussi de la nature, du mystère de l'océan, et de l'ironie du sort. «J'aime créer, mais parfois je n'en ai plus la force. Je dois m'obliger à le faire chaque jour, et surmonter la peur de la page blanche.»

Seule pendant de longues périodes, elle s'est longtemps identifiée aux personnages de ses jeux vidéo. «Je rêvais d'être parmi eux. Les jeux vidéo et dessins animés valorisent la jeunesse. Dans les films de Walt Disney, les vieux ont toujours le rôle de méchants.»

Mélanie vit chez son père depuis une dizaine d'années. «Pas par choix. Certains psys m'ont rabâchée que ma place était dans un appartement, avec un chum. Mais, j'en suis incapable.»

Le seul moyen pour elle d'avoir son indépendance avec ses moyens financiers, c'est le HLM. Pendant cinq ans, elle a fait des démarches. Elle a cessé, découragée. «Je ne m'entends pas avec mon père. Il a toujours eu

envers moi l'attitude d'un patron prêt à congédier son employé. J'ai essayé de lui expliquer le mal qui me ronge. Il sait à quel point je souffre, mais a du mal à comprendre. Pour lui, ce sont des enfantillages.»

## LE CHOIX DE L'EMBARRAS

Mélanie vieillit de l'extérieur, mais ses rêves sont les mêmes depuis des années, ceux d'une adolescente. «Lorsqu'on est plongé dans une maladie, il est difficile d'y voir clair. Je peux être lucide et capable de faire face au monde, pour de brefs moments.» La jeune femme est tiraillée «entre deux extrêmes». Consciente qu'elle vaut mieux qu'un chiffre ou un âge, elle promet pourtant que, si elle en avait les moyens, elle aurait recours à la chirurgie esthétique jusqu'à obtenir l'âge qu'elle désire.

Aujourd'hui, elle n'ose plus accepter les mains tendues, ou recommencer une thérapie à zéro. «Je suis incapable de recevoir.» Quelques amitiés se sont soudées, même si les contacts sont difficiles. «Lors d'une fête, j'ai fait la rencontre d'une fille qui souffrait de dysmorphophobie. Je lui ai dit ce que j'aurais aimé qu'on me dise. Il est important de ne pas se laisser dicter ce qu'on a à faire et de vivre l'âge qu'on veut vivre.» Si Mélanie se sent terriblement seule face à sa maladie, elle est sûre que plus de 1 ou 2% de personnes souffrent du même mal.

## DYSMORPHOPHOBIE, LA LAIDEUR IMAGINAIRE

Cette maladie est une phobie de son propre corps. Il est diagnostiqué comme un trouble mental. Les personnes qui en souffrent développent des complexes obsessionnels, au point de ne plus oser vivre en société. Cette maladie va souvent de pair avec d'autres troubles, comme la dépression, les troubles de la personnalité limite, ou encore des troubles du comportement alimentaire. 1 à 2% de la population américaine serait atteint de dysmorphophobie. Elle touche en particulier les adolescents et les jeunes adultes et se développe surtout chez les femmes.

# Sécurité d'emploi

COLIN MCGREGOR, PRISON DE COWANSVILLE

Un long champ, recouvert de gazon brun, s'étend entre la manufacture de la prison et la cellule où j'habite. Pendant des années, ce terrain était abandonné. Récemment, il a repris vie. C'est en revenant de mon quart de travail, un avant-midi, que je l'ai remarqué. Il y avait de nombreux camions bennes remplis de sable, des ouvriers pelletaient, creusant d'énormes trous. Je pouvais voir la terre noire empilée comme des pyramides qui pointaient vers le ciel.

Aux abords du site, des ingénieurs rassemblés en cercle échangeaient amicalement, les yeux rivés sur les camions. En regardant les ouvriers travailler, une femme s'est mise à sourire. Tous étaient à la fois décontractés et concentrés sur leur travail. Personne sur le chantier ne semblait craindre la présence de prisonniers dans leur dos.

Une résidente des environs m'a écrit une lettre à laquelle je pensais en me rendant à la cafétéria. Elle me racontait les problèmes économiques que vivait sa région, autrefois envahie de consommateurs. Ils provenaient des États-Unis, à quelques kilomètres de là, motivés par l'avantage de leur dollar et la facilité à passer les douanes. Ils arrivaient aussi des quartiers fortunés de Montréal, attirés par l'aspect bucolique des lieux. À l'époque, magasiner à Knowlton était une sortie prisée par les familles d'Outremont ou de Baie-D'Urfé. Plus maintenant.

Le dollar canadien est élevé. Les États-Unis sont en récession. Traverser la frontière est plus compliqué. Avec l'Internet, les gens peuvent acheter tout ce qu'ils désirent sans sortir. Depuis des années, la foule anglophone de Mon-

tréal, mon ancien monde, ne vient plus visiter la région. Les entreprises de la région de Granby et des environs ferment.

J'ai délaissé la lettre pour aller dîner. Il se faisait tard. Arrivé à la cafétéria, il ne restait plus de salade. J'ai dû me contenter d'un ragoût de fèves et d'une orange. De la bonne nourriture pour un système digestif de 50 ans! Les hommes avec qui je mange tous les jours, du même âge que moi, étaient toujours à la table. Une cafétéria de prison, c'est très territorial. Nous avons pris possession d'une petite table ronde, située dans un coin.

En les regardant, je me suis mis à sourire. Tous les jours, ces deux francophones de Montréal se moquent de mon écriture et de mon accent quand je parle français. Je leur réponds alors qu'ils sont jaloux parce que je regarde TV5 et que j'essaie d'imiter mes héros de l'émission *Des chiffres et des lettres*. Ils me disent que je suis une tête carrée délirante. Je me plains d'être pris avec mes deux gros caves. On s'amuse en mangeant.

En quittant la cafétéria, quelqu'un me demande «quand est-ce que le gouvernement va nous habiller en tenues orange?». Pour le moment, nous portons des jeans et des t-shirts blancs ou bleus. En haussant les épaules, je lui réponds ne rien en savoir et espère que ce ne soit pas pour bientôt.

Derrière la prison, les camions s'activent toujours, dans le champ. Ils ont commencé avant l'aube et creusent bien après le coucher du soleil. Dans mon aile, de nouveaux prisonniers ont été placés dans des cellules doubles.

Ils sont jeunes, de style hip-hop, avec des casquettes de baseball qu'ils portent sur le côté. Ils ont des jeans larges portés bas. Ils parlent trop fort et sont plein d'enthousiasme. La prison est excitante pour eux, comme s'il s'agissait d'une aventure. Mais, très tôt, ils vont comprendre que leur énergie n'a pas d'endroit où se dépenser, que la prison n'est pas une vidéo de rap.

Je ferme la porte de ma cellule et j'allume ma petite télévision. Aux nouvelles, on annonce une autre fermeture d'usine, dans la région. Hommes et femmes sont atterrés. Certains travaillaient depuis 20-30 ans pour la compagnie. Ils ne comprennent pas. Mais la fermeture n'est qu'une petite nouvelle dans le bulletin. On passe rapidement à la politique.

Une cloche sonne. Le son est plaisant, harmonieux. La porte de ma cellule s'ouvre. C'est l'heure d'aller travailler. Je purge une sentence à vie. Je ne serai pas congédié de ma peine. J'ai la pleine sécurité d'emploi.



**KÖSE**  
CHRONIQUE

**ils cliquent**  
**vous cliquez**  
**nous cliquons**  
**il clique**  
**ils cliquent**  
**je clique**

Soutenez gratuitement nos organismes communautaires  
Reffet de Société et Café Graffiti en vous abonnant à l'infolettre sur le site  
[www.makose.ca/fr](http://www.makose.ca/fr)  
**5 sous remis à l'organisme de votre choix à chaque ouverture de l'infolettre**  
**Merci de nous choisir**

## Chronique du prisonnier

# Quand la souffrance rassemble

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

Si le sens moral des détenus est parfois élastique, il y a des moments où le besoin d'aider son prochain refait surface. Le plus connu est sans doute l'organisation biannuelle d'une journée consacrée aux enfants handicapés de l'établissement Leclerc.

Pour réaliser cet événement, tous les détenus joignent leurs efforts dans un élan de solidarité afin de rendre ce moment inoubliable. Cette activité est financée directement par les détenus avec leur minuscule salaire.

Ainsi, les enfants, qui arrivent en fin de matinée, passent une journée à s'amuser avec des détenus déguisés en clowns. De plus, à l'aide d'une tombola, on offre des cadeaux à tous ces enfants prisonniers à l'année longue de leur handicap. Cette fête donne un peu de répit aux parents de ces enfants dont les soins nécessitent un travail exigeant.

Lors de cette journée, tous les détenus, sans exception, contribuent solidairement à faire oublier le handicap. Les prisonniers, comme les jeunes, retirent des enseignements personnels; leurs propres blessures deviennent subitement insignifiantes.

### CONCERNÉ ET IMPLIQUÉ

Dans d'autres établissements, comme le Centre fédéral de formation, le Leclerc et à la prison de Cowansville, les détenus procèdent à des collectes de fonds avant la période



ILLUSTRATION: Janie Richard

des Fêtes. La somme ramassée sert à acheter des sacs de provisions pour les familles les plus pauvres de la région.

La conscience collective est également ressentie à travers la participation d'enfants de certaines écoles qui conçoivent des cartes de souhaits avec des dessins et des messages d'encouragement. Elles sont remises aux détenus pendant les fêtes.

Les détenus réalisent qu'ils ne sont pas complètement oubliés par les gens du dehors. Tout le monde n'est pas indifférent à leur sort.

Aussi, les bénévoles qui donnent de leur temps pour nous rendre visite au pénitencier contribuent à élargir l'expression de cette solidarité humaine. La chapelle et le socioculturel sont deux endroits de rassemblement pour ceux qui désirent comprendre ou ressentir ce qui s'est passé dans leur vie afin d'apporter les correctifs nécessaires.

Les laïcs qui communiquent leurs cheminement spirituels contribuent à augmenter notre conscience. Tout comme les membres des fraternités qui comptent pour beaucoup dans le soutien que reçoivent les détenus lors de leur remise en question. Pour la majorité d'entre nous, les expériences d'entraide sont pratiquement inexistantes. C'est pourquoi il est si difficile de reproduire un comportement que l'on ignore.

Mais ce qui unit ou rassemble le plus la communauté carcérale, c'est la souffrance vécue sous toutes ses formes. En commençant par celle que plusieurs vivent secrètement dans la honte. Oser rechercher de l'aide, de la compréhension ou du soutien serait un aveu de notre incapacité à surmonter la difficulté. Pourtant, cette souffrance devrait être le maillon principal pour nous entraider. Peut-être que la fragilité, la vulnérabilité que peuvent ressentir les détenus font resurgir un passé où la demande d'aide fut cataloguée comme de la faiblesse, trop souvent associée à la lâcheté.

# Le parcours d'un héroïnomane

DOMINIC DESMARAIS

**Poussé par un besoin de fuir la sévérité de son père, Pierre commence tôt à consommer de la drogue. De la colle à l'héroïne, il s'est enfoncé dans un cauchemar qui l'a mené aux portes de la mort.**

Pierre est arrivé du Portugal avec sa famille à l'âge de quatre ans en 1966. Fils d'un immigrant qui aspire à une meilleure vie au Canada, il se sent à l'étroit dans sa famille. Le père, autoritaire et à la discipline sévère, encadre étroitement ses quatre enfants. Il exige d'eux de bons résultats scolaires, passage obligé vers la réussite.

Avant de souffler ses 10 bougies, le petit Pierre a entendu plus d'une fois son père lui dire qu'il ne veut pas de voyou dans la famille. Pierre n'a pas de liberté. Il trouve la vie trop sérieuse. «Je ne pouvais pas aller jouer dehors avec les autres enfants, je devais être à la maison tôt. Je ne blâme pas mon père, c'est comme ça qu'il a été élevé. Il n'a jamais affiché ses émotions.»

## VOLEUR À 6 ANS

Pour se révolter, Pierre devient ce que son paternel ne veut pas. À 6 ans, il vole des jouets dans des boutiques parce qu'il n'en a pas. «J'étais déjà en train de commettre des actes criminels. À 10 ans, je me poussais de la maison pour l'éviter, lui et ses règles. Je traînais dans la rue. J'ai commencé à sniffer de la colle. Dans les années 70, c'était commun pour un ado. J'ai commencé à me rebeller encore plus.»



À l'école, les problèmes s'accumulent. Pierre décide d'éviter de s'y présenter. «Je préférais aller voler dans des boutiques! Quand je devais aller voir le principal pour mes sorties sans permission, il me battait avec une petite ceinture en cuir, 3 coups dans chaque paume de la main. À 10 ans! J'en pleurais! Mais je répétais toujours les mêmes erreurs. Et plus je me rebellais, mieux je me sentais.»

Sa présence dans les rues du quartier ne passe pas inaperçue. Des travailleurs de rue le signalent à la DPJ. Pierre devra fréquenter l'organisme Enfant Soleil où on l'occupe par le sport pour l'empêcher de flâner. Pendant deux ans il y joue au ballon et au hockey tout en poursuivant ses activités criminelles. Avec des amis, il s'imaginerait voler un dépanneur fermé. En sortant, ses amis et lui sont accueillis par quatre voitures de police. À 14 ans, il est envoyé en centre d'accueil.

## PRISONNIER JUVÉNILE

«On m'a envoyé à Cartierville, un centre de détention avec une clôture. Une prison pour jeunes délinquants. Ça m'a aidé. Je me sentais bien dans ça. Je me valorisais dans le sport.» Pierre habitait une petite maison avec une douzaine de jeunes et des travailleurs sociaux présents 24 heures sur 24. «On me laissait partir pour quelques mois et je recommençais mes mauvais coups. Un juge en a eu assez et m'a renvoyé en centre fermé jusqu'à mes 18 ans.»

Pendant ces 4 années passées en centre d'accueil, il voit ses parents

à trois ou quatre reprises. «Mon père n'aimait pas ça et moi non plus je ne voulais pas qu'il vienne. J'avais droit à la morale. Ça a duré longtemps...»

Au centre d'accueil, Pierre apprend un peu à se prendre en main. Mais à cet âge, il voit la vie en noir. À 18 ans, on le laisse regagner la maison familiale. «En sortant du centre, je ne consommais plus de colle. Mais j'ai revu mes anciens amis. De la colle, nous sommes passés au pot, à la mescaline, au pcp et à la cocaïne.»

## COUPLE DE CAMÉS

À cette époque, Pierre devient follement amoureux et se fiance à 19 ans. Sa compagne partage son penchant pour les drogues. Pendant cinq années, ils mènent une vie simple. «Elle aussi aimait consommer. Sauf que son trip s'est terminé. Elle regardait son avenir et voyait qu'avec moi, elle n'allait nulle part. Elle a arrêté. Pas moi. On ne sortait plus, on n'allait plus au cinéma. J'étais de plus en plus avec mes amis. Avec elle, je me sentais trop encadré. Quand elle devenait trop possessive, je m'évadais.»

Bien que Pierre se sente à l'étroit dans sa relation, la rupture le chavire. Il consomme plus que jamais pour étouffer sa peine. «C'est là que j'ai commencé à prendre de l'héroïne. C'était le début de la fin.»

Un ami de party lui présente des gens de la mafia. Pierre se trouve un nouvel emploi: vendeur de drogue. «J'étais toujours défoncé. J'en vendais à des femmes enceintes. Je me

sentais mal. J'essayais de leur faire la morale, ce que je détestais tant qu'on me fasse! Parfois, quand elles n'avaient pas d'argent, je leur en donnais. Mais comme je me sentais trop mal, j'ai arrêté.»

## JOUER AVEC LA MORT

Pierre travaille dans une piquerie mais l'atmosphère devient trop pesante pour lui. Il devient livreur en voiture. «Voir les autres mourir, attraper le sida ou l'hépatite, ça m'a fait réaliser qu'un jour, ce serait mon tour.»

À 26 ans, la réalité le rattrape. Il est porteur de l'hépatite C. «Quand tu l'attrapes, si elle n'est pas traitée, l'hépatite devient une cirrhose du foie qui dégénère en cancer.» Pendant 6 mois, il suit un traitement à la méthadone qui s'avère inefficace. Son hépatite est trop forte. «Comme ça ne fonctionnait pas, j'ai continué à consommer.»

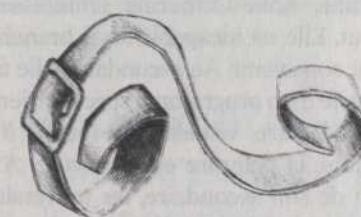
Insouciant, le jeune homme continue à jouer avec la mort. Il fait quatre overdoses. En route vers l'hôpital, il s'en prend aux ambulanciers qui, d'une injection, le ramènent de sa folie. «À ma dernière overdose, rendu à l'hôpital, j'ai enlevé tous les fils parce que je n'étais plus gelé. 20 minutes plus tard, j'étais en train de me mettre une aiguille dans le corps. Faut vraiment pas s'aimer...»

Malgré ses overdoses, Pierre ne s'adoucit pas. Il n'a pas encore touché le fond. Un soir, dans un motel, il mélange héroïne et cocaïne. En sortant de son marasme, il s'aperçoit que ses jambes et ses testicules sont pleines d'eau. «C'est comme si j'avais pris 50 livres en 10 heures. J'ai aussitôt pris un taxi pour l'hôpital. C'était bien une cirrhose. Les médecins m'enlevaient jusqu'à un litre d'eau parce que mon foie ne fonctionnait pas. Ça

me prenait un foie sinon je n'aurais pas plus de 2 ans à vivre.»

À cause de sa cirrhose, Pierre est incapable de marcher. Il est confiné pendant un an à l'hôpital. «Je sortais une journée par semaine. J'attendais un foie. Ça a pris du temps.»

Pierre est chanceux. Son médecin, qui le suit depuis des années, se bat pour lui obtenir l'organe dont il a besoin pour vivre. D'ordinaire, les consommateurs de drogue ne sont pas choisis pour une transplantation.



## ESPOIR D'UN JUNKIE

Après un an d'attente et d'angoisse, Pierre reçoit la bonne nouvelle. «Je braillais tellement! Je n'y croyais plus. Ils n'en donnent pas à un drogué.» En salle d'opération pour la transplantation, on l'avise que le foie n'est pas compatible. «J'ai piqué une crise, je me suis mis à pleurer. Deux mois ont passé. J'étais toujours à l'hôpital. Ils m'en ont trouvé un autre, compatible cette fois.»

Pour l'opération, on l'ouvre de bord en bord, comme en témoigne la longue cicatrice qui orne son ventre. Pour le soulager de sa douleur, on lui donne la possibilité de s'injecter lui-même, depuis son lit d'hôpital, des doses de morphine. «Je suis retombé dans le même pattern. Je flippais. Inconsciemment, je rechutais. Je n'avais plus mal et je me donnais des injections, j'abusais. Il fallait que je nettoie mon cerveau. Je savais ce que j'étais en train de faire. Comme on dit, junkie un jour,

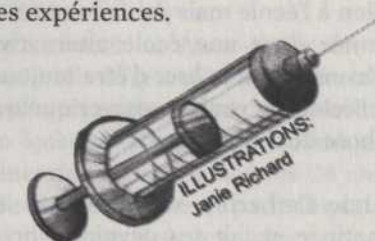
junkie toujours. Je n'aime pas cette phrase-là, mais c'est vrai.»

Pierre en parle avec un thérapeute. «Ça n'allait pas. Je courrais encore après ce feeling. Ça me prenait un antidouleur, mais pas de la morphine, qui donne presque la même sensation que l'héroïne.»

L'héroïnomane se sent mieux. Mais marcher le fait toujours souffrir. Son médecin lui suggère un autre traitement à la méthadone. «J'en prends encore. Ça m'enlève le manque. Je diminue petit à petit la dose. Depuis, je vois mon médecin tous les lundis, avec des prises de sang à chaque fois. Je pensais qu'avec mon nouveau foie, mon hépatite disparaîtrait, donc adieu le risque de cirrhose et de cancer... Mais non. L'hépatite ne part pas comme ça. Et elle a affecté mon nouvel organe.»

Toutes les semaines pendant près d'un an et demi, Pierre doit recevoir trois injections, sans compter les médicaments qu'il doit ingérer. «Je prends une vingtaine de comprimés par jour pour la tension et les antirejets. J'en ai pour le restant de mes jours. Parce que ce n'est pas mon foie, mon organisme peut le rejeter. Et si ça arrive, je peux mourir dans l'instant. Ça me fait suer, mais si c'est le prix à payer pour rester en vie...»

Pendant des années, Pierre ne s'est jamais soucié de sa vie. Aujourd'hui, diminué par l'usage de drogues dures, il s'accroche. Il vit au jour le jour en cherchant un sens à ses expériences.



# Le feu sacré d'Anne-Catherine

DOMINIC DESMARAIS

**L'université et les diplômes sont devenus des outils indispensables pour bien se placer sur le marché de l'emploi. La société aime bien souligner l'importance de l'éducation pour parfaire ses connaissances et développer ses possibilités. Mais l'école n'est pas faite pour tous. Il est possible de s'offrir une vie pleine de défis et d'apprentissages par l'expérimentation. *Reflet de Société* vous présente l'histoire d'Anne-Catherine, une jeune femme pleine d'énergie et de volonté qui ne se voyait pas sur les bancs d'école.**

Anne-Catherine a toujours été bonne à l'école. Ses parents l'encourageaient, elle et ses six frères et sœurs, à étudier avec sérieux. «Les études étaient très prisées chez moi. Surtout du côté de ma mère. Elle passait plusieurs heures par semaine à nous aider avec nos devoirs. Dans la famille, on ne se posait pas de questions. C'était naturel que les études se terminent avec un diplôme universitaire.»

Née à Ottawa en 1980, Anne-Catherine passe son enfance dans le système scolaire ontarien où le CEGEP n'existe pas et le secondaire se termine par une treizième année avant d'accéder à l'université. «Ça allait super bien à l'école mais j'ai fait ma 12<sup>ème</sup> année dans une école alternative. J'avais perdu le *beat* d'être toujours à l'école. Je voulais essayer quelque chose de différent.»

Anne-Catherine va en classe en matinée et fait ses devoirs l'après-

midi à la maison. Elle met à profit son autonomie. «J'avais de super bonnes notes. Je n'avais pas besoin de professeurs. Je n'ai pas vraiment comparé les deux façons. C'est juste que ça m'a fait du bien de changer. Je suis retournée à mon école pour la fin de ma 13<sup>ème</sup> année. Je voulais graduer avec mes amis!»

Jeune, Anne-Catherine s'intéresse à tout. Elle est incapable de se brancher sur son avenir. Au secondaire, elle fait partie d'un programme spécial orienté vers les arts visuels. Elle touche à la photo, la peinture et la gravure. À la fin de son secondaire, les universités viennent présenter leurs programmes pour inciter les étudiants de son école à choisir leur avenir. «Il y avait tellement de choses qui m'intéressaient. Les communications, le marketing, la mécanique, le théâtre, les arts visuels... C'est là que je me suis perdue. Ça m'a tellement écœurée d'avoir à choisir.»

**«Je passais la semaine à Montréal et je retournais à Ottawa y travailler les samedis et dimanches. Je travaillais sept jours sur sept. C'était fou!» - Anne-Catherine**

Incapable de se brancher, elle reçoit les conseils de son père. «Il s'est permis de me dire que l'université, ce n'était pas si important, que je n'avais pas besoin d'y aller pour réussir dans la vie. Mon père est médecin! Est-ce qu'il m'a influencée? Oui. Mais c'était ma réflexion, ma décision. J'ai choisi ma plus grande passion, la nourriture! Je suis allée en hôtellerie.»



PHOTOS: Gracieuseté d'Anne-Catherine

Pour Anne-Catherine, c'est un choix logique. Depuis ses 14 ans, elle travaille dans plusieurs hôtels d'Ottawa. Elle va parfaire ses connaissances dans un domaine qui la comble déjà de bonheur.

Mais, son expérience la déçoit. Au début de sa 2<sup>ème</sup> année en hôtellerie, ses professeurs lui repassent les mêmes cours. «Ils m'ont ramenée ce que j'avais déjà appris en 1<sup>ère</sup> année. Je me suis demandé pourquoi étudier. En hôtellerie, c'est tellement logique. J'apprenais 10 fois plus vite dans le département du Royal Service, un service aux chambres de haute qualité. Et plutôt que déboursier pour apprendre, j'étais payée!»

Anne-Catherine quitte l'école pour s'appliquer à son travail. Et le temps fait son œuvre. «J'ai travaillé 6 ans dans le domaine. C'était tellement plaisant que je me suis dit que c'était impossible que je fasse ça toute ma

vie. Je ne me creusais pas la tête, c'était juste du gros fun. Il me manquait du *challenge*.»

#### APPRENDRE AU TRAVAIL

Anne-Catherine s'ennuie à Ottawa. Sa grande sœur, installée à San Diego, lui offre un emploi d'un mois à travailler pour les placements en Bourse. La jeune femme tombe en amour... avec une boutique d'aliments naturels. «C'était vraiment les débuts du bio. C'était super bon! La fraîcheur des aliments, j'y goûtais. J'y allais tous les deux jours.»

Ce coup de foudre pour le bio va changer le cours de ses prochaines années. De retour de San Diego, elle décide de suivre un cours intensif en marketing à la *Toronto School of Business*. «Je ne savais pas pourquoi. J'ai juste suivi mon instinct. Le cours durait moins d'un an. Je n'ai pas de patience et j'apprends vite. Je voulais que ce soit court!»

Dans l'un de ses cours, on lui demande de monter un plan d'affaires fictif. Elle le fait sur une boutique bio, dans l'esprit de celle qu'elle a tant aimée à San Diego. «J'avais eu de bons guides et du bon *feedback* à la *Toronto School of Business*. Mon plan d'affaires était sérieux.»

Elle revient chez elle, à Ottawa, excitée. «J'avais tellement d'énergie à dépenser. Je voulais m'occuper. J'ai ouvert mon commerce. Je suis allée voir ma grand-mère pour qu'elle investisse dans ma boutique. Elle a hésité au début. J'étais jeune, j'avais 21 ans! Mais même ma mère a décidé d'embarquer. Mon père aussi était emballé. Finalement, c'était toute la famille qui s'excitait. J'étais comme une enfant, je n'avais aucune idée dans quoi je m'embarquais.»

Avec l'aide de ses proches, Anne-Catherine aspire à créer une entreprise familiale où chacun travaillerait un peu. Mais, deux semaines après l'ouverture, sa mère décède. «Ça été une grosse claque. J'ai dû gérer la boutique avec ma sœur et l'aide de mon père.»

Le deuil passé, Anne-Catherine plonge dans les affaires. «Je ne suis peut-être pas allée à l'université, mais ça a été mon école. J'ai appris la finance, l'honnêteté, la confiance, à travailler fort. Un business, c'est comme un bébé. Tu dois en prendre soin. Tu ne peux pas t'en détacher. J'apprenais tellement.»

«Mon petit cours en marketing à Toronto m'a beaucoup aidé. Je l'appliquais. C'était de la logique simple comme tout. Pas besoin de trois ans d'université pour l'apprendre. Tout ce dont tu as besoin, c'est de la *drive*.» - Anne-Catherine

«Mon petit cours en marketing à Toronto m'a beaucoup aidé. Je l'appliquais. C'était de la logique simple comme tout. Pas besoin de



RÉJEAN HOULE AVEC ANNE-CATHERINE

trois ans d'université pour l'apprendre. Tout ce dont tu as besoin, c'est de la *drive*. Et moi, je n'ai pas de doute, je n'ai pas froid aux yeux. J'étais comme une enfant qui apprenait à tous les jours!»

La lune de miel avec son entreprise dure trois ans. Jusqu'à ce que la routine s'installe. «Je commençais à étouffer. J'étais entre quatre murs, à toujours voir le même monde, les mêmes clients. En hôtellerie, il y a toute une équipe. J'avais besoin de ça, de l'échange d'énergie et de connaissances. Ma sœur, qui s'en occupait avec moi, est enseignante à temps plein. Elle venait le soir seulement pour fermer la caisse. J'étais trop souvent seule. C'est quand j'étais avec elle et mon père que je m'amusais le plus. Mais c'était rare. J'ai compris que j'avais besoin de travailler avec un gang.»

La jeune femme cherche des idées. Elle décide de prendre conseil auprès d'un ami de la famille, entrepreneur. «Je n'avais jamais entendu parler de mentor. L'idée m'est venue comme ça, soudainement. Il m'a donné le livre *What color is your parachute*, pour me guider vers un emploi qui me satisferait. L'hôtellerie, pour moi, c'était trop facile. Je ne me voyais pas en faire une carrière. Donc, ça devait être le marketing. Et comme j'aime le sport, j'ai fait l'équation: mon prochain emploi serait avec le club de hockey les Sénateurs d'Ottawa.»

#### DIPLÔME DE LA VIE

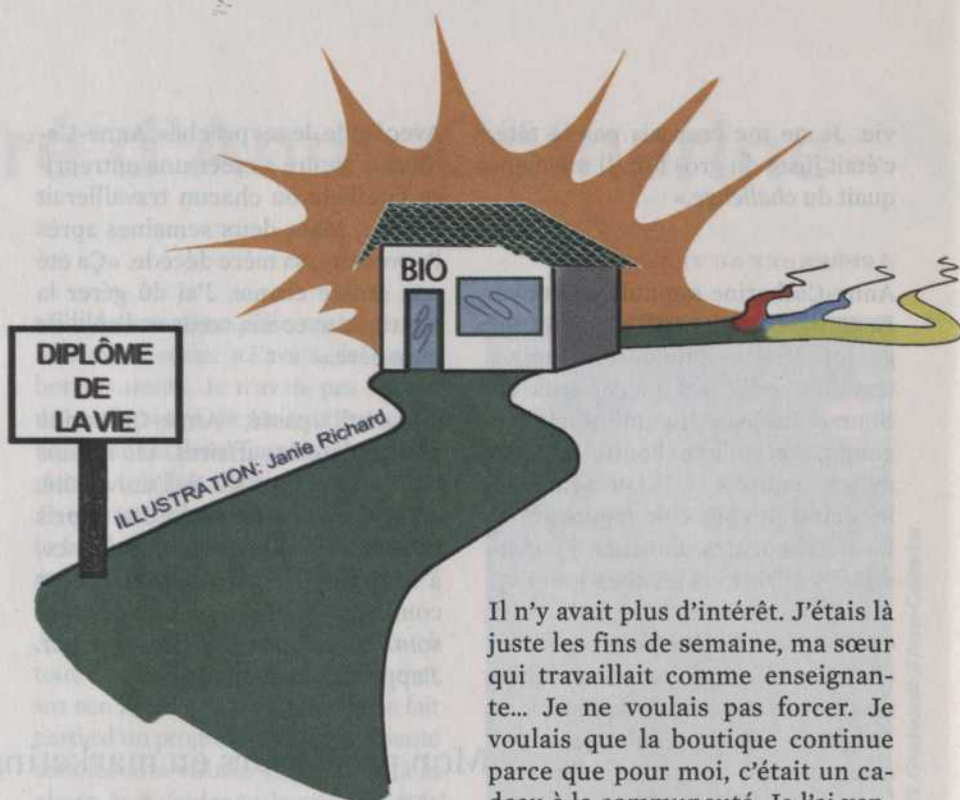
Au moment où Anne-Catherine a son éclair de génie, les propriétaires des équipes de hockey ont décrété un *lock-out*. Rien pour décourager l'énergique jeune femme de 24 ans. «Je me suis trouvé un petit emploi à la billetterie, pour les concerts pen-

dant le *lock-out* du hockey. Je n'y travaillais que 6 à 8 heures par semaine. La dame en entrevue m'avait demandé pourquoi je voulais cet emploi alors que j'étais propriétaire d'une boutique. Moi, j'attendais la saison pour postuler dans mon domaine! C'était tout réfléchi!»

Un mois et demi avant le début de la saison, une entente est conclue entre l'association des joueurs et la ligue. Chez les propriétaires des Sénateurs, c'est le stress. «Ils n'avaient pas d'employés alors que la saison devait commencer. Ils étaient en mode urgence. Ils ont fait une foire à l'emploi. J'avais cinq minutes pour me présenter au vice-président marketing. Je lui ai expliqué ce que j'avais fait avec ma boutique.»

Anne-Catherine est convoquée pour une 2<sup>ème</sup> entrevue, puis une 3<sup>ème</sup>. Elle n'obtient pas le poste. «J'étais déçue. Mais un mois plus tard, on me rappelle d'urgence, un jeudi. Je travaillais alors à la Coupe Rogers, l'Omnium de tennis, à Montréal. Ils avaient besoin de moi le lundi matin! Celle qui avait eu l'emploi n'était plus intéressée. Ainsi, je suis devenue coordonnatrice marketing. Je gérais une douzaine de comptes clients. Mon embauche par les Sénateurs a été un point culminant. Un homme de plus de 50 ans qui parle avec une petite jeune de 24 ans qui avait ouvert une boutique de A à Z et qui la gère seule. Il en a été bouche bée. C'est comme si ma boutique, c'était mon diplôme universitaire. On me reconnaissait, on reconnaissait mes compétences. Dix mois plus tard, les Canadiens me recrutaient!»

Les Glorieux, le véritable objectif de ses démarches auprès des Sénateurs, lui ouvraient les portes moins d'un an après ses débuts dans la grande Ligue. «Tout ce que j'ai fait était



planifié. Mon but, c'était le Canadien. En rentrant aux Sénateurs, j'ai rencontré une fille de mon âge qui faisait le même boulot pour le CH. On est devenues bonnes amies et quand il y a eu ouverture d'un poste, elle m'a appelée. Je suis descendue à Montréal pour une entrevue et j'ai été engagée sur le champ.»

Anne-Catherine restera à l'emploi du prestigieux club de hockey pendant trois ans. «J'avais le même poste qu'avec les Sénateurs. Je m'occupais des commanditaires. L'affichage sur les bandes, la pub à la radio et la télé, les événements. J'ai trippé. Mais, je suis tombée malade et j'ai dû tout arrêter. Ma boutique était toujours ouverte. Je passais la semaine à Montréal et je retournais à Ottawa y travailler les samedis et dimanches. Je travaillais sept jours sur sept. C'était fou!»

#### À TÊTE REPOSÉE

«Quand le contrat de location du local est arrivé à terme, on en a parlé, ma sœur, mon père et moi, à savoir si on voulait le reconduire.

Il n'y avait plus d'intérêt. J'étais là juste les fins de semaine, ma sœur qui travaillait comme enseignante... Je ne voulais pas forcer. Je voulais que la boutique continue parce que pour moi, c'était un cadeau à la communauté. Je l'ai vendue à un de mes employés.»

Après s'être reposée, Anne-Catherine fait un court détour par le communautaire. Puis, elle cogne à la porte du Cirque du Soleil. Elle se trouve une niche au sein du département des alliances corporatives où elle se démarque par sa volonté d'apprendre.

Ce qui lui vaudra de travailler sur un projet bien personnel du fondateur du Cirque, Guy Laliberté. La jeune femme, qui préfère le terrain plutôt que l'université, côtoie régulièrement l'un des Québécois les plus reconnus pour organiser ses conférences à la grandeur de la planète. Déplacements, longues heures et stress font partie de son quotidien. Avec en prime le sentiment de l'accomplissement, le travail d'équipe et l'excitation.

Il n'y a pas qu'un seul chemin pour se réaliser et gagner sa vie. Pour Anne-Catherine, le bonheur ne passait pas par l'université mais par l'expérience. Mais pour y arriver, la jeune femme a dû s'écouter.

## Gambling

# Apprendre à se pardonner

DOMINIC DESMARAIS

**Pour jouer aux machines à sous, Ali a renié toutes ses valeurs. Il a volé sa famille, un employeur et s'est trouvé coupable de complicité de vol. Aujourd'hui sans le sou, il cherche à panser des blessures refoulées depuis l'enfance alors qu'il a été élevé dans la violence.**

C'est lors d'un passage au centre Dollar-Cormier, où il suit une thérapie, qu'Ali est écouté. Un intervenant saisit toute la rage qui l'anime. «Il m'a fortement conseillé d'aller à la maison Jean-Lapointe parce que je ne pouvais plus vivre avec cette rage en moi. C'était devenu la seule façon que j'avais pour m'exprimer. J'étais rendu à détester ma famille pour ce que j'étais devenu, pour la façon dont j'avais été élevé, par la violence.»

### FACE À SON BOURREAU

Les deux premières semaines à la maison Jean-Lapointe sont dures mentalement et physiquement pour le jeune joueur compulsif. Après 14 jours, il ne comprenait toujours pas ce qu'il faisait là. «J'ai demandé à voir le psychologue. Au début, ça m'a déçu de parler pendant une heure sans qu'il ne dise un mot. J'ai beaucoup pleuré. Et grâce à son rapport, les intervenants ont su comment m'aborder. Avant, ils me demandaient d'écrire. Mais toute ma vie, on m'a forcé à écrire. J'ai été battu pour ça. Je n'arrivais pas à écrire. Alors avec les intervenants, on l'a fait verbalement.» Ali est secoué lorsqu'on lui fait réaliser qu'il a 50 ans à vivre encore. «J'ai décroché de mon boulet.» Le boulet d'Ali,

c'est la violence dont il a été victime en tant que dernier de la famille. Le traumatisme causé par le passage à tabac que son grand frère lui a fait subir à leur arrivée à Montréal, quand il avait 14 ans. Et l'aveuglement volontaire des membres de sa famille à qui il en veut.

Ali veut tourner la page sur son passé. Il prend l'initiative de convoquer son bourreau pour une explication. Mais son grand frère se dérobe. La conversation a lieu au téléphone. «Je lui ai demandé de me rencontrer face-à-face pour m'expliquer pourquoi il m'avait battu. Il n'en a pas été capable. Il avait oublié qu'il m'avait torturé et enfermé pendant un mois. 1990, pour lui, ça remonte à loin. Ce n'est pas lui, la victime. *Moi, j'ai fait ça? Si tu ne me pardonnes pas, égorge-moi alors.* C'est ce qu'il m'a répondu. Tout est facile pour lui. Déjà, j'avais de la haine envers lui. En 2005, aux fêtes, j'avais envie de lui sauter dessus, de lui péter la gueule, en lui demandant c'était quoi, ton idée? *J'allais t'apprendre la discipline*, qu'il m'a répondu en riant avant de rajouter en m'insultant: *sans rancune.*»

Ali n'a pas réglé tous ses problèmes. Il est encore morcelé par le mal qui le rongait depuis si longtemps. «La journée où mon frère m'a battu, à 14 ans, j'ai prié le bon Dieu pour qu'il n'ait jamais d'enfants car il les aurait massacrés. Son épouse a été enceinte 3 fois. Ses enfants sont tous morts à la naissance. Est-ce que c'est moi qui les ai tués, par ma prière», se deman-

de-t-il mal à l'aise. «Il m'a ramené ça en me disant que j'avais fait une belle prière pour lui... À la Maison Jean-Lapointe, j'ai appris à pardonner. Pas à oublier. Mais mon frère, je ne peux pas dire que je lui ai pardonné. C'est sa frustration à lui, cette journée-là, qu'il a refoulée sur le plus jeune.» Ali n'a pas encore vidé son fiel contre ses frères qui l'ont élevé à coups de poings et de pieds. «Mon autre frère, il est boxeur. Un matin, il ne voulait pas aller chercher le journal. Moi, je dormais. Il m'a réveillé à coups de poings. J'étais en sang. Juste pour aller lui chercher son journal. C'est comme ça que j'ai été élevé. Le *punching bag* de la famille», dit-il avec frustration.

### LES JEUX SONT FAITS

Ali n'a pas cessé de jouer. Il a diminué ses fréquences de jeu. Il ne travaille pas, son estime s'en ressent fortement. «Des fois, je me sens bon à rien. Je deviens négatif. Ce n'est pas bon. Je sais que je peux faire tellement de choses. J'ai beaucoup de qualités que je pourrais utiliser. Mais en même temps, je me sens comme une merde. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre la vie comme un combat. Mais à tous les jours c'en est un pour moi juste pour survivre. Une chance que j'ai ma famille. Bien que ma mère ait fermé les yeux sur les corrections dont j'ai été victimes à la maison, elle veut se reprendre. Elle se sent mal de la manière dont elle m'a élevé. Mais je ne peux pas lui en vouloir. Moi, j'en veux à mes frères. Un grand frère, c'est censé te protéger, pas t'écraser comme un mégot de cigarette.»

## Traite humaine

# Un paradis en toc

MARIE-JOSÉE RICHARD

**La Moldavie fait peu les manchettes. Quand c'est le cas, le thème de la traite humaine revient souvent: des cas de prostitution, mais aussi de trafic d'organes et de travail forcé. Sortir du pays à tout prix? C'est le risque encouru par bien des jeunes femmes moldaves, parfois au péril de leur vie. Mais qu'est-ce qui les pousse au bord du gouffre? Notre journaliste a enquêté.**

Une piste d'atterrissage d'asphalte sur fond de gazon, le tout entouré de collines verdoyantes, c'est ce qui frappe lorsque l'on atterrit à Chisinau, la capitale. Puis au centre-ville, le gris du béton domine, lui donnant un air morne et triste. Un autre contraste nous attend une fois sur *Stefan cel Mare*, le boulevard principal: des kiosques à journaux et de boissons jouxtent des boutiques Tommy Hilfinger, Adidas et bientôt un Apple Store. Sur la route, de vieux véhicules de l'ère soviétique, comme des Lada ou des *trolleybus*, côtoient des voitures de luxe.

Pour le voyageur averti, c'est le signe que les activités illicites prospèrent. «Avec un revenu moyen de 250\$ à 300\$ par mois, avoir une voiture tout court est déjà du luxe», m'explique Andrea, un Moldave résidant désormais à Montréal. «Je peux toucher jusqu'à 500\$ par mois, me confie un chauffeur de taxi de Chisinau... à condition de travailler 6 à 7 jours par semaine.» Nouvellement papa, il a du mal à payer les couches de son bébé. Avec un taux de chômage endé-

mique, il est conscient qu'il a de la chance d'avoir au moins un travail.

Dans un tel contexte, pas étonnant que la majorité des Moldaves rêve de travailler à l'étranger de façon temporaire ou immigrer: le quart de la population active travaille en dehors de ses frontières, le tiers quittant dans l'illégalité pour l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la France, la Grèce ou la Russie. Comme des milliers d'autres Moldaves, Valéa a voulu tenter sa chance.

### LA LUNE PROMISE

En 2009, elle n'a que 20 ans lorsqu'une amie lui parle d'une offre de travail comme serveuse et danseuse dans un bar de Chypre, dans la section turque. Où elle habite, un village de 2000 âmes, situé dans l'État de Criuleni, à une trentaine de kilomètres à l'est de Chisinau, le travail se fait rare. Un homme venu d'une région voisine recrute: il promet 2000€ à 2500€ par mois (environ 3000\$-3500\$ canadiens), soit bien plus que le salaire moyen annuel. Quelques rencontres plus tard, séance de photos et formulaires complétés pour l'obtention du visa, on lui donne rendez-vous à l'aéroport. Ses billets d'avion, elle les remboursera à son employeur en travaillant.

Quand arrive le jour J, les douaniers interceptent la jeune brunette. «Comme je ne pouvais dire avec précision où je m'en allais et qui je devais rencontrer, on a trouvé ça suspect», dit-elle en jouant nerveusement avec l'une de ses boucles d'oreilles. L'avion a décollé sans elle.

Selon toute vraisemblance, elle allait se jeter tout droit dans la gueule du loup: Valéa aurait été obligée de se prostituer. Or, la Turquie figure au premier rang des destinations les plus fréquentes pour le trafic humain en provenance de la Moldavie, avec près du tiers des victimes. Ceci aurait dû lui mettre la puce à l'oreille...

Même si Valéa avait déjà été mise en garde contre les méthodes de recrutement des trafiqueurs, elle ne s'en était pas préoccupée outre mesure. «Je pensais que ça ne pouvait arriver qu'aux autres», se confie-t-elle naïvement. Et avant de partir, elle avait rencontré des jeunes femmes de son village employées par cet établissement... mais elles lui avaient caché la vraie nature de leur travail.

Chose certaine, le cas de Valéa n'est pas exceptionnel. Comme la majorité des jeunes femmes tombant dans le panneau en Moldavie, elle s'est fait rouler par une connaissance, en qui un proche avait confiance. Elle tombe pile dans le profil type des victimes: elle est une femme de moins de 25 ans, sans emploi, résidente d'une zone rurale. Ce qui diffère de plusieurs autres destins: son histoire finit bien.

Si Valéa l'a échappé belle, c'est grâce à un contrôle douanier plus serré, mesure mise de l'avant il y a trois ans. Mais toutes les jeunes femmes n'ont pas cette chance. Valéa raconte que certaines de ses voisines, parties quelques mois plus tôt pour Chypre, en sont revenues invalides,

peu après l'épisode de l'aéroport. «Handicapées, après avoir été sauvagement battues», m'explique mon traducteur, un ex-policier devenu homme d'affaires.

#### MIEUX VAUT PRÉVENIR...

«La situation est beaucoup plus contrôlée qu'il y a dix ans, notamment à cause de la prévention», affirme Irina Todorova, coordinatrice prévention et protection de l'Organisation internationale de la migration (OIM) de Chisinau, un organisme intergouvernemental ayant pour mission de faire la promotion d'une saine migration. Ceci se traduit principalement par des ateliers d'informations, qui ont lieu à Chisinau et dans les différentes régions du pays.

Mais l'OIM ne peut agir seul. L'unité policière antitraite de Moldavie et différents OSBL au pays font partie de leurs proches collaborateurs. Une chose est certaine: pas de doublons! «On tient à ce que nos rôles soient complémentaires», insiste la coordonnatrice.

#### QUAND LES RÊVES S'ÉCROULENT

Alors qu'elles pensaient s'enrichir, ces jeunes femmes (prises dans les griffes d'un proxénète) en finissent par devenir l'esclave sexuelle d'une dizaine de clients par jour, battues et/ou violées à répétitions, séquestrées, parfois sous-alimentées et droguées... Certaines tourmentées par la honte d'avoir été trahies par leur petit ami, qui les aura vendues à leur insu lors d'un voyage qui se voulait romantique.

Vendre une jeune Moldave? Plusieurs sont tentés par l'appât du gain: elle peut valoir 400\$ au pays. Et sur le marché noir en Italie, la transaction peut grimper à environ 3500€, soit près de 5000\$ ca-



ILLUSTRATION: Janie Richard

nadiens, des chiffres avancés par le chercheur Siddirth Kara dans son livre *Sex trafficking - Inside the business of modern slavery* (2009)... une véritable mine d'or pour un Casanova sans scrupule.

Et le recrutement se déroule aussi sous le nez des autorités. Le *Makler*, un quotidien russophone distribué partout au pays, publie tous les jours des annonces d'agences promettant des emplois ou des opportunités d'études à l'étranger. «Mais plusieurs sont des pièges, commente Viora Rusu, cofondatrice de la mission de La Strada - Chisinau, un centre d'aide pour les victimes et leurs proches. On doit se méfier de celles qui prétendent que l'on peut partir en moins de dix jours, ou celles qui promettent de verser une importante somme d'argent pour un travail ne demandant pas de qualifications particulières.»

L'organisme publie chaque jour sur Internet une liste des agences jugées sécuritaires, ayant fait l'objet d'une brève enquête.

#### ILLUSION DU MOINDRE MAL

«Depuis deux ans et demi à trois ans, le défi est d'arriver à identifier les victimes», raconte Irina Todorova, cette femme aux longs cheveux noirs. Les trafiqueurs ont assoupli leurs méthodes, poursuit-elle. En donnant plus de liberté aux jeunes filles et en leur allouant des petites sommes d'argent, 100 à 200 \$ par mois à envoyer à leur famille, ceci leur renvoie une fausse image de bien-être...»

«Ça n'est pas si mal, disent certaines, au moins ici, j'ai de quoi manger», déplore la coordonnatrice, dans un anglais bien maîtrisé. Le résultat est navrant: des jeunes femmes victimes d'abus sexuels,

de prostitution ou encore de travail forcé en viennent à ne plus demander d'aide.

«La plupart des jeunes femmes se faisant enrôler dans les réseaux de traite étant aussi victimes de violence familiale, elles sont généralement plus tolérantes face aux mauvais traitements», explique Victoria Dochitcu, psychologue et responsable de la *Hot Line* à la Strada, une ligne d'urgence à la disposition de la population. «Certaines jeunes femmes en viennent même à défendre leur pimp... ou retournent sous sa gouverne quand on leur en donne l'occasion.» Ceci donne du fil à retordre aux différents intervenants, qui voient que les trafiqueurs sont passés maîtres dans l'art de la manipulation.

#### LA MOLDAVIE

Une nation à peine plus grande que la Belgique, la Moldavie est coincée entre la Roumanie et l'Ukraine. Mais elle est surtout connue pour être la nation la plus pauvre d'Europe; près de 65 % de ses 3,8 millions d'habitants vivent sous le seuil de la pauvreté.

Classé au 117<sup>e</sup> rang sur 182 de l'indice de développement humain, tout juste avant le Vietnam et après la Guinée équatoriale, le pays a un PIB équivalent à celui du Soudan.

En devenant indépendante de l'URSS en 1991, la République de Moldavie fait face à une importante crise économique: sa monnaie, le leu moldave, plonge. La marche est haute pour qui passe d'une idéologie communiste à une idéologie capitaliste. Vingt ans plus tard, le pays peine toujours à remonter la pente. La majorité de ses revenus est siphonnée par le remboursement de ses dettes, laissant une maigre pitance aux employés de l'État... et ouvrant la voie à des abus de toutes sortes.

«La partie est loin d'être gagnée», indique Mme Todorova de OIM Chisinau. «Mais si notre action

a permis de changer ne serait-ce qu'une seule destinée, nous avons déjà réussi notre mission.»

Ce reportage a été réalisé à l'été 2011 dans le cadre de la bourse Nord-Sud de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), grâce aux fonds de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).

## Réservez

### UNE DATE D'ANNIVERSAIRE pour vos amis et vos proches.

#### Procurez-vous votre calendrier 2013

Chaque page du calendrier  
présente un artiste et ses oeuvres.

Un cadeau original, un souvenir inoubliable

Pour 50\$ nous inscrivons votre nom ou encore celui d'un ami  
à la date de votre choix (plus 10\$ pour taxes et transport).  
Vous recevrez en plus 2 calendriers

Achetez un calendrier 10\$ (plus 4\$ pour taxes et transport).



Réservez maintenant, les quantités sont limitées.

4237 STE. CATHERINE EST, MONTRÉAL, QC. H1V 1X4 TEL. 514-256-9000, [www.cafegraffiti.net](http://www.cafegraffiti.net)



En achetant  
un t-shirt ou  
un sweat-shirt  
du Café-Graffiti,  
vous soutenez  
notre intervention  
auprès des jeunes.

Merci de  
votre soutien.

Couleurs  
disponibles:

**T-shirts:**  
Rouge, Vert fluo,  
Noir, Bleu, Rose,  
Blanc.

**Sweat-shirts:**  
Gris, Rose, Rouge,  
Noir.



Grandeurs S.M.L.XL  
T-SHIRT 9,95 \$  
Sweat-shirt 19,95 \$  
+ taxes + transport

**Affichez vos couleurs !**

# Les Éditions TNT présentent...

## Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

19,95 \$

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



## Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...  
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95 \$

## Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

4,95 \$

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



## Le choc des Cultures

Quand le classique rencontre le hip-hop

Spectacle d'improvisation.

Breaker, Graffiti, Rap.  
-VS-  
Les orgues classiques  
Casavant.

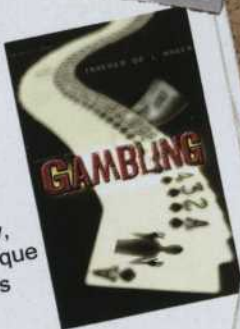


19,95 \$

## Gambling

DVD prévention  
du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paralégique Did Bélizaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

## Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95 \$

Disponible dans toutes librairies,



[www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com)



4233 Ste-Catherine Est

Montréal, QC H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)

ÉDITIONS **TNT**

# POUR CEUX QUI VEULENT MIEUX CONSOMMER



Toute l'information essentielle, où et quand vous le voulez

- Tests, enquêtes et recommandations
- Outils et fiches de magasinage à consulter en ligne et à imprimer, ou auxquels accéder partout depuis votre téléphone intelligent
- Version Web de guides hors série
- Nouvelles d'actualité
- Avis, rappels et condamnations

Abonnez-vous en ligne et obtenez un mois supplémentaire  
[www.protegez-vous.ca/refletdesociete](http://www.protegez-vous.ca/refletdesociete)

PREF12ABOZ12

**protégezvous**  
MIEUX CONSOMMER, MIEUX VIVRE